

Valentin Decodts

Sentinelles

Roman.

Chroniques éthérées des Temps Modernes.

YAMI BROTHERS

Copyright © 2024 Valentin Decodts

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-424-0929-6

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements relatés sont le fruit de l'imagination de son auteur et sont utilisés à des fins de fiction. Toute ressemblance avec des faits avérés, des lieux existants ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

Couverture illustrée par Coralie Joan.

Illustrations réalisées par Chloé Quéquin et Coralie Joan.

Dépôt légal : 07/2024.

Achévé d'imprimer en France.

*Ce livre est dédié à mes grands-pères ;
De sang et de cœur ;
Qui n'ont eu de cesse de m'inspirer,
Même dans la mort,
À toujours donner le meilleur de moi.*

Partie I

Un garçon vide

« Il n'est pas dans la nature de passion plus diaboliquement impatiente que celle d'un homme qui, frissonnant sur l'arête d'un précipice, rêve de s'y jeter »

— « Le démon de la perversité », Edgar Allan Poe.



Un garçon vide

Tu es un adulte, toi, non ? En tout cas, tu te considères comme tel du fait de tes quelques années subies sur Terre. Tu en as accumulé de l'expérience, des réussites et des désillusions. Mais, tu ne trouves pas que ça sonne faux ? L'être humain s'adultifie pour faire taire la voix enfantine qui le conseille en arrière-plan dans son esprit. Il se donne du pouvoir au sein d'une communauté dont tout son être lui crie de ne pas faire partie, et tout cela pourquoi ?

Pour le déléguer ensuite à d'autres, jugés plus compétents.

Vos actions sont futiles et vos existences sont vaines.

C'est pour cela que je garde cette apparence. Ce n'est pas pour te narguer, c'est plus dans une position d'endossement de la persévérance de mon âme d'enfant. L'adulte n'est qu'un reflet déformé lui-même. C'est ce que tu es, ce que vous êtes tous, des bambins qui jouent aux grands. Peu importe l'âge que j'ai, 12 ou des millions d'années, il n'existe de toute façon pas de moyens pour toi de le quantifier. Tu te sens grand de tes responsabilités et lourd de tes malheurs.

Regarde où ça t'a mené.

À la fois attirés et effrayés par le pouvoir, vous avez confié vos vies insignifiantes dans les mains de dieux que vous vous êtes créés, dieux que vous redoutez autant que vous honorez.

Le Dieu salvateur.

Le Diable destructeur.

Ils ne sortent ni plus ni moins que de l'imaginaire fertile d'une masse trop importante de nourrissons.

Sentinelle

*Et ces dieux, comme vous les avez imaginés, à votre image, causeront
votre fin.*

Et mon salut.

*Maintenant, tu te trouves face à deux portes et tu ne sais pas
laquelle tu vas choisir. Mais moi, je le sais.*

C'est ta malédiction. C'est ma bénédiction.

*

* *

L'Homme était debout au bord de la chaussée d'une route nationale très fréquentée du sud de la France. Il faisait nuit noire. Il n'entendait que le bruit des moteurs et il ne voyait que les phares des véhicules qui défilaient à une vitesse peu raisonnable sur la voie. À cela se mêlaient les éclairs bleus de l'avertisseur du camion de pompier.

« *Monsieur ?* »

Il suffisait de faire un pas. Un simple pas. Dans toute son existence, il avait dû en faire une quantité innombrable. Logiquement, ce pas-là n'aurait pas dû être plus dur à effectuer que les milliards d'autres qui l'avaient précédé.

« *Monsieur ? Monsieur ?* »

Il n'arrivait pas à ressentir ce qui l'avait poussée à faire cela. Bon Dieu ! Quand bien même ils avaient eu des problèmes,

Un garçon vide

ils continueraient d'en avoir et de les affronter ensemble. C'était de cette façon qu'ils avaient toujours fonctionné. Ensemble.

« Madame, dites-moi pourquoi vous avez fait cela. »

Il perçut une voix très lointaine. Mais elle était si éloignée qu'il valait mieux ne pas lui accorder trop d'importance. Où en était-il ? Ah... Oui... Il se demandait pourquoi diable il n'arrivait pas à faire le pas qui le libèrerait de tout ce tumulte.

« MONSIEUR ? Répondez-nous s'il vous plaît. Nous avons besoin de savoir depuis combien de temps elle a avalé les cachets. Et, en quelle quantité ? »

L'Homme leva la jambe droite. Il grimaçait de frustration tout en scrutant ce défilé de points blancs qui semblaient le défier. Derrière chacun d'eux se cachait une vie, puis encore une autre, puis derrière celui-là s'en cachaient quatre. Qui pouvait se montrer prétentieux au point de choisir pour eux le virage affreux que prendra leur vie ? L'Homme reposa la jambe.

Quelqu'un, sûrement le possesseur de cette voix lointaine, arriva furibond derrière lui, le retourna brusquement et se mit à le secouer en lui hurlant au visage :

« Monsieur, répondez-moi !

— Laisse tomber Johan, tu n'en tireras rien, il est en état de choc. »

Sentinelle

Johan était donc le jeune pompier qui tenait l'Homme par les épaules. C'était bon à savoir. Un tant soit peu rassurant même. Johan était accompagné par deux de ses collègues accroupis aux côtés d'une femme étalée de tout son long sous un Abribus. À côté d'elle étaient posées une grande valise familiale ainsi qu'une sorte de cartable en cuir.

Cette femme était belle. Elle devait être un peu plus jeune que l'Homme, mais tous deux devaient se trouver à cette médiane redoutable de leur troisième décennie qui les rapprochait de la quatrième plus qu'elle ne les éloignait de la seconde. Cette femme semblait avoir été sienne. Il ne la reconnaissait simplement plus, quelque chose de dangereux, mais d'affreusement commun s'en était emparé et l'avait emmené loin de lui. Enfin, il la vit plonger ses yeux dans ceux du pompier, collègue de ce bon Johan.

L'Homme fut pris d'une irrésistible jalousie. Certes, elle n'était plus à lui, il en était conscient, mais cela ne voulait pas dire qu'elle pouvait être à tout le monde.

« Comment va le monsieur ? demanda le second collègue de Johan.

— En totale déréalisation, répondit simplement ce dernier. »

Non, l'Homme était bien conscient de ce qui était en train de se passer, il ne pouvait juste pas leur accorder de l'attention

Un garçon vide

alors que les mots qu'allait prononcer la femme étalée à demi consciente sur le sol scelleraient son destin à tout jamais.

« Pourquoi avez-vous fait cela, madame ? réitéra le collègue de Johan. »

Les yeux de la femme ne quittaient pas ceux du jeune homme en uniforme. Une boule se forma dans le creux de l'estomac de l'Homme. Le visage de la femme se transforma pendant quelques imperceptibles secondes en un rictus effroyable, la rendant à peine humaine. Mais, l'Homme le perçut, car il l'avait connue mieux qu'il ne se connaissait lui-même. D'une voix douce qu'elle fit porter jusqu'à l'oreille de son interlocuteur, elle déclara dans un murmure intimiste :

« Je voulais mourir.

Où vous alliez avec vos valises ? l'ignora-t-il.

— J'allais à la gare pour rentrer chez moi.

— Vous étiez ici en vacances ?

— Oui, en camping avec ma famille.

— Vous savez que si vous mourez vous ne pourrez pas rentrer chez vous ?

— Vous ne comprenez pas.

— Vous avez pensé à votre famille ? l'interrogea le jeune pompier, dans l'espoir de faire ressortir une quelconque compassion en elle. »

Sentinelle

La seule réaction qu'eut la femme fut de revêtir une grimace monstrueuse de dégoût. Puis elle se mit à rire. Ce n'était ni un rire joyeux ni un rire associatif d'une folie quelconque. Non. Cet éclat se mêlait aux larmes et il faisait acte à la fois d'une extrême arrogance et d'une immonde culpabilité.

La boule d'anxiété de l'Homme avait disparu. Il connaissait maintenant la vérité. Disparu eût été un mensonge. Elle s'était en réalité évaporée dans un nuage toxique qui se répandait dans tout son être et ne contenait qu'une seule chose : la Haine.

*

* *

« Il arrive Frank, dépêche-toi ! lui cria un gamin de l'autre côté des rails.

— Non ! répliqua un autre garnement. Attends encore un peu, c'est trop facile sinon. »

Le dénommé Frank se tenait debout, en position de départ, à cinq mètres de la marche, haute de quelques cinquante centimètres, qui séparaient le parvis de la gare des rails. Ses amis, bien qu'avec l'âge et le recul nécessaires il ne les nommait plus ainsi, se tenaient sur la chaussée de l'autre côté

Un garçon vide

de cet abîme que Frank devait traverser. Ils étaient une petite dizaine à attendre le coup de feu de départ qui se traduirait par un simple « Vas-y ! », mais il n'y en avait eu que deux qui avaient réellement vraiment compté pour lui : Georges et Claude.

Il faut parfois remettre les choses dans leur contexte. C'était l'été 1970. Frank, Georges et Claude sont tous les trois respectivement âgés de 12, 13 et 8 ans. Ils habitent un petit village sans prétention du nom de Tivernon qui s'est vu, cette année-là, volé son unique titre de prestige. Faibles de ses 226 habitants, les trois compères étaient les seuls gamins du village. Tous leurs petits camarades venaient de bourgs voisins et avaient fait le déplacement à vélo uniquement pour assister à l'épreuve de force de Frank.

Malgré sa taille plus que modeste, le village disposait d'une petite gare, tout aussi modeste, dans laquelle le train départemental s'arrêtait pour emmener les habitants à Orléans.

Ce n'était pas grand-chose, mais pour certains c'était un confort non négligeable d'avoir le choix de ne pas prendre son automobile. Seulement, depuis le mois de mai, la préfecture avait décidé de réduire le nombre d'arrêts des trains départementaux pour leur faire parcourir une plus longue distance et arborer le titre honorifique de trains régionaux.

Sentinelle

Les habitants de plusieurs petites communes avaient été scandalisés et avaient tenté, en vain, de faire revenir l'administration sur sa décision. Mais, une fois qu'elle était lancée dans les rouages de la terrible SNCF, il était trop tard.

Le train continuait de passer par Tivernon. Malheureusement, il ne s'y arrêtait plus. Le jeune Frank avait alors été affublé d'un défi qu'il savait dangereux, mais qu'il trouvait follement excitant dans son esprit d'enfant de douze ans. Il devait traverser les deux mètres cinquante qui séparaient les chaussées de chaque côté des rails en sautant avant que le train ne passe.

Maintenant que le contexte est posé, il est temps de revenir à ce jeune fou qui tremblait légèrement en attendant le coup de feu de départ.

« Vas-y ! hurla alors un gosse du village de Ruan. »

Sans y réfléchir plus longtemps, et surtout sans regarder à quelle distance était la locomotive, Frank prit son élan en trois puissantes foulées pour finalement prendre appui sur le rebord et se jeter. Il n'eut aucun mal à faire ce pas-là. Suspendu dans les airs, il ne put s'empêcher d'esquisser un sourire.

Il y a des moments dans la vie d'un être humain où le temps se fige littéralement. Pour certains, il s'agit de l'attente interminable qui suit la fameuse question : « Et si on se mariait ? ». Pour d'autres, cela arrive avant un rendez-vous

Un garçon vide

important. La première fois que le jeune Franky ressentit cette sensation à la fois terrifiante et euphorisante, ce fut ce jour-là.

Il était en suspension dans les airs et tourna légèrement la tête, juste assez pour se rendre compte de la proximité de la locomotive. Il pouvait presque sentir le souffle de chaleur du métal brûlant à cause de la vitesse qui lui caressait la joue. Cette fois, il s'était dit que c'était la fin. Il ferma les yeux, tourna la tête pour regarder face à lui. Le temps reprit son cours normal. Il ne les rouvrit qu'après avoir atterri alors que Georges et Claude l'aidaient à se relever.

Il fut félicité, acclamé, par cette horde de gamins de campagne des années 70 qui ne savaient pas quoi faire pour occuper leur été.

On lui demanda de réitérer son exploit le lendemain, ce qu'il refusa catégoriquement. Il n'était pas assez fou pour rejouer avec le feu de cette façon et, de toute façon, il devait accompagner ses parents pour faire les courses de rentrée scolaire à Orléans.

Georges, Claude et Frank prirent leur vélo et s'en allèrent en direction de Toury pour flâner. Parce que là-bas, les trains s'arrêtaient encore.

Quand il rentra le lendemain à 16 h 30, il lui restait deux heures à tuer avant de devoir prendre le souper. Une heure et demie si on comptait le fait qu'il devait être propre quand il se

Sentinelle

trouverait à table. Il avait plus que le temps de rejoindre ses deux camarades d'ennui.

Il prit son vélo et sortit de son garage, mais la première chose qu'il ressentit fut un profond malaise. Le ciel voilé de cette fine masse grisâtre qui allait en s'épaississant, devenait plus menaçant, et précédait un redoutable orage estival. La température battait des records de chaleurs pour l'époque.

Quand Franky passa le pas de la porte de son garage, il fut frappé par le mélange d'humidité et de chaleur qui le cloua sur place. Mais, il n'était pas question pour lui de rester à la fraîche. Quand on a l'habitude de vivre dans un village situé dans le trou du cul du monde, quelque part entre deux poils de fesses de Satan, on s'attend à ce que ses chers voisins se chargent de l'importante mission de combler l'accablant silence, unique témoin de leurs situations. Mais ce jour-là, il n'y avait que le calme menaçant d'une fin d'après-midi empreinte de deuil.

Ce furent les parents de Claude qui lui annoncèrent ce qu'ils appelaient modestement « l'incident ». Plus exactement, ce fut son père, car sa mère ne pouvait sortir de sa crise de sanglots. Ils ne savaient pas si Frank était au courant, mais il y avait apparemment un nouveau passe-temps pour les enfants de la région. Passe-temps dont furent victimes à la fois Claude et Georges.

Un garçon vide

Cette fois, ils avaient tenté de réussir le tour de force ensemble, entre potes. Georges avait trébuché au moment de s'élancer dans le vide et Claude n'avait que huit ans... il n'aurait jamais réussi un saut de deux mètres cinquante.

Frank ne se sentit pas coupable. Il était triste. Il le fut d'autant plus quand il se tint en tant que seul observateur des traces de sang sur les rails qui se diluaient à cause de la pluie orageuse qui avait enfin décidé d'éclater. Il était chagriné, mais pas rongé par la culpabilité. Ce n'était pas sa faute. Du moins, il le pensait.

Georges était le plus âgé, c'était lui l'exemple à suivre. Il les avait prévenus du danger après avoir réalisé son saut de la veille, mais ça n'avait apparemment pas suffi.

Le jeune Franky termina ses jeunes années en étant le seul enfant de plus de dix ans de Tivernon, ensuite il s'en alla.

Et quinze ans plus tard, le train finit par s'arrêter de nouveau dans ce modeste village.

*

* *

« Et si on se mariait ? »

Frank, plus âgé et plus expérimenté d'une bonne quinzaine d'années, avait posé cette question le plus naturellement du monde à la femme marchant à sa gauche. Elle avait le ventre

Sentinelle

rond comme un ballon. Lui poussait difficilement un chariot de supermarché rempli d'ustensiles utiles pour de jeunes parents, y compris un immense carton sur lequel était dessiné un landau.

« Un heureux évènement ne te suffit pas ? rétorqua-t-elle, avec humeur.

— Toi seule me suffit, tenta-t-il de se rattraper gauchement.

— Avoue plutôt que le petit Franky a peur de ce que pourraient dire les voisins s'ils me voient avec un bébé dans les bras, mais sans la bague au doigt, le taquina-t-elle.

— Ne m'appelle pas comme ça, je déteste ce surnom !

— Ne t'énerve pas, ce n'est pas grave si Franky Vincent t'a volé la vedette, on te trouvera un autre nom de scène.

— Très amusant. »

Frank souriait. Tout d'un coup, le visage de sa compagne s'obscurcit.

« Je ne me marierai pas avec toi, Frank.

— Pourquoi ? s'étonna-t-il. »

Il n'avait pas remarqué le ton sombre qu'avait pris sa voix, ni même l'expression étirée d'agacement de son visage. Comment l'aurait-il pu ? Ce foutu chariot avait une roue cassée et pesait une tonne, elle marchait deux mètres devant lui. Mais il culpabilisa et se maudit silencieusement en

Un garçon vide

accusant sa naïveté et sa niaiserie. C'était sa vie maintenant, il aurait dû s'y habituer depuis le temps.

La dispute éclata au beau milieu de ce parking de supermarché, elle lui lança des reproches, des cris et des insultes. Lui, ne broncha pas tant qu'il ne vit pas la petite lumière s'activer de nouveau sur son visage.

Frank avait rencontré Steph' le jour où elle fêtait son dix-septième anniversaire, il en avait vingt-trois. À l'époque, son père venait de mourir, sa petite-amie l'avait délaissé six mois auparavant, et sa mère se laissait dépérir. Ainsi, il revint vivre avec elle, car elle n'était plus en état de subvenir seule à ses besoins.

Il savait que ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle ne rejoigne son père. Tout ce qu'il souhaitait était que ça aille aussi vite que la crise cardiaque fulgurante qui avait emporté ce dernier en quelques secondes. Il ne voulait pas la voir souffrir physiquement plus qu'elle ne souffrait déjà psychologiquement.

Dans la maison voisine, une famille avait emménagé quelque temps avant la disparition de son paternel. La cadette n'était nulle autre que Steph'. Elle avait deux grandes sœurs, dont une de l'âge de Frank, mais il ne s'y intéressa jamais. Pour lui, ce n'avait jamais été une question d'âge.

Sentinelle

Un soir, tandis que l'état de sa mère empirait et que Franky ne savait plus quoi faire pour rendre le peu de temps qui lui restait sur Terre agréable, il décida de sortir sur le parvis fumer une cigarette.

Ses pensées le ramenèrent à Claude et Georges, plus de dix ans plus tard. Il s'était fait d'autres amis depuis le temps, il le fallait, mais il n'y avait qu'eux qui auraient pu comprendre ce qu'il subissait de se retrouver cloîtré à Tivernon, sans autre échappatoire possible que la potentielle mort de sa mère.

Pendant ses études, Frank revenait une fois par mois chez lui, ce n'était pas discutable. Peu importait ce qu'il se passait dans sa vie, vous pouviez être sûr de le voir poser ses valises devant la porte d'entrée de chez ses parents chaque second samedi du mois. Il embrassait père et mère et s'en allait, en direction du cimetière communal qui comptait alors plus de morts qu'il n'y avait d'habitants résidant dans le village.

Avec les années, il avait commencé à prendre conscience de sa part de responsabilité dans la disparition de ses deux amis. Ainsi, le jour de ses dix-huit ans, il buvait le café dans le salon des parents de Claude et leur expliqua tout ce qui avait précédé « le tragique incident ». Le père de Claude le gifla, sa mère le prit dans ses bras.

Il se remémorait mélancoliquement tous ces terribles épisodes de sa vie quand le claquement rauque du couvercle d'une poubelle qui se ferme l'en tira violemment. Il leva la tête

Un garçon vide

pour voir une jeune fille approcher dangereusement de lui. Elle essayait de maintenir un air sévère sur son visage et sa démarche, bien qu'elle souhaitât rester sérieuse, était si branlante que Frank craignit qu'elle ne tombe. C'était flagrant qu'elle essayait de cacher sa maladresse aussi bien qu'elle le pouvait.

Finalement, elle arriva devant lui et le pointa du doigt. Il se rendit compte que c'était en réalité la cigarette qu'elle mettait en évidence de son appendice menaçant.

« Cette chose, c'est ce qui va vous tuer ! déclara-t-elle solennellement.

— Non, je ne crois pas. »

Elle était belle. Aux yeux de Frank, c'était peut-être la plus belle femme du monde. Elle était grande, un bon mètre soixante-dix. Elle avait une longue chevelure noire bouclée qui lui arrivait jusqu'à la taille et des yeux noisette en amande qui savaient rendre son regard aussi tendre que sévère selon le contexte. Ce soir-là, elle était habillée d'un jean baggy bleu et d'un t-shirt à bretelles rouge. Elle marchait en n'ayant aux pieds que des chaussettes blanches.

Elle se présenta. Elle s'appelait Stéphanie, elle étudiait au lycée de Janville et avait emménagé dans cette maison depuis un an. Franky était perché à ses lèvres, s'abreuvant de chacune de ses paroles. Il se souvient avoir ironiquement pensé : « Ça, c'est une fille qui n'a pas peur de salir ses chaussettes ».

Sentinelle

Ils discutèrent pendant de longues minutes. Elle ne semblait pas s'inquiéter de la réaction de ses parents et de ses sœurs qui devaient l'attendre à l'intérieur. Nous étions en 1981, les mœurs s'étaient libérées depuis une petite dizaine d'années, mais tout de même.

Steph' eut l'effet de lui faire immédiatement oublier Christie, son ex-copine. Il se sentait étrangement à l'aise avec cette inconnue et avait l'impression de pouvoir tout lui confier de ses pensées les plus noires.

« Mon père est mort d'une crise cardiaque l'année dernière. Depuis j'essaie de prendre soin de ma mère, mais ce n'est pas simple. Elle ne se laisse pas faire. Elle aimerait que je la laisse mourir sans rien faire. Moi, j'aimerais vraiment en être capable, être comme tous ces gens et m'en foutre de tout. Mais je ne peux pas... Ce n'est pas moi. Regarde ! Encore ce soir j'ai passé bien deux heures à essayer de lui faire avaler un bol de soupe sans parvenir à ne lui en faire boire qu'une pauvre cuillère... »

Il se souvint très bien que ce fut à ce moment-là que Steph' se leva, interrompant son monologue, et rentra chez lui comme si de rien n'était.

Elle revint deux minutes plus tard et lui annonça : « Restez là ! Je n'en ai pas pour longtemps. Fumez une cigarette en attendant si vous voulez, mais je réitère : ce n'est vraiment pas bon pour vous. » Et elle retourna à l'intérieur.

Un garçon vide

Il ne comprit pas ce qu'il se passait, mais il obéit. Au bout de vingt minutes, il se demanda quand même si cette très jolie jeune femme n'était pas elle-même allée achever sa mère. Mais quelques instants plus tard, elle revint et lui annonça que sa mère était couchée, qu'elle avait bu son bol de soupe et qu'elle ne devrait plus l'enquiquiner à l'avenir.

« Merci... bredouilla-t-il gauchement.

— Vous me remercieriez en m'invitant un soir. Cinéma, restaurant... je ne suis pas difficile, annonça-t-elle en lui déposant un baiser sur la joue. Je crois qu'ils passent... au cinéma de Toury. »

Elle s'éloigna. Il était hypnotisé par le mouvement oscillant de sa cascade de cheveux, aussi noire que l'ébène, en symbiose parfaite avec celui de ses hanches. Il ne cesserait de se perdre dans ces épaisses ténèbres au cours de ces vingt prochaines années.

Et s'il ne l'était pas encore, ce fut à ce moment-là que Franky tomba amoureux.

Il s'était repassé un nombre incalculable de fois le souvenir de sa rencontre avec la femme de sa vie, mais il ne notifiait qu'à de rares occasions la présence d'un Break Mercedes noir de l'autre côté de la route.

« Je suis désolée, lâcha Steph' d'un ton rempli de remords. »

Sentinelle

Ils étaient dans la voiture, sur la route de retour du supermarché. Frank avait jusque-là masqué son agacement et étouffa finalement un soupir de soulagement. Il ne voulait absolument pas la faire revenir sur ses excuses.

« De quoi es-tu désolée ? s'enquit-il.

— De m'être énervée comme ça et d'avoir dit que tu n'étais qu'un lâche.

— Tu n'es pas désolée de m'avoir dit que tu ne voulais pas m'épouser ? »

Ça avait été trop tentant, il avait été obligé de ramener le sujet sur le tapis. Mais à sa grande surprise, Steph' resta calme. Elle avait des sautes d'humeur depuis qu'il la connaissait, c'était normal, elle avait du caractère et il l'admirait pour ça. C'était en partie une des nombreuses raisons qui faisaient qu'il l'aimait. Cependant, elles s'étaient aggravées à mesure que la naissance approchait. Il ne cherchait pas d'autres explications que l'anxiété de bientôt devenir mère. Pour lui, son fort caractère était ce qui avait sauvé sa propre mère, il y avait de cela quatre ans.

Depuis cette fameuse soirée durant laquelle il avait fait la connaissance de sa compagne, la vieille femme se portait beaucoup mieux et lui avait même formulé des excuses pour son comportement, lui promettant que ce serait la première et dernière fois qu'elle baisserait les bras.

Elle lui avait promis qu'elle ne l'abandonnerait pas.

Un garçon vide

Aucune des deux femmes ne lui avait pourtant confié ce qu'elles s'étaient dit ce soir-là. Peut-être valait-il mieux que cela reste dans le secret des deux anges de sa vie ? Frank le croyait fermement et avait tout fait pour atténuer sa curiosité. Avec les années, elles n'étaient pas devenues les meilleures amies du monde, mais se portaient toutes deux un respect profond et mutuel.

« Je suis désolée de t'avoir dit que je ne voulais pas me marier avec toi. Mais tu connais très bien ma position là-dessus, fit-elle en se tournant vers lui pour le fixer intensément.

— Je sais, tu as grandi dans une famille catholique, tu n'as pas aimé l'expérience et tu ne veux pas réitérer, souffla Frank qui avait appris la comptine sur le bout des doigts.

— Exactement ! se satisfit Steph' dans un sourire en reprenant place dans son fauteuil. »

Le jeune homme la regarda, essayant de lui en vouloir de ne pas revenir sur sa décision, mais le visage de la femme qu'il aimait et qui portait le fruit de leur amour lui arracha un sourire amoureux, balayant au vent toute rancune.

« Je vous aime, lui déclara-t-il en caressant son ventre rond.

— On t'aime aussi, le taquina-t-elle. »

Sentinelle

Et ils continuèrent leur petite route sur la départementale D2020 les ramenant au village presque désertique de Tivernon. À la maison.

*

* *

Ce fut le 16 janvier 1985 que naquit Fanny, la fille de Frank et Stéphanie.

Le labeur avait commencé en plein milieu de la nuit, le jeune homme s'était brutalement réveillé en entendant les cris de douleur de sa femme qui était enfermée dans la salle de bains adjointe à leur chambre.

Ils vivaient tous les deux dans la maison qu'il avait occupée avec ses parents. Le fils chéri qui s'était soigneusement occupé de sa mère l'avait placée en maison de retraite, communément appelée « maison de fin de vie ». Il était conscient de la trahir, de ne pouvoir rien faire de plus pour elle, mais sa décision était prise et il n'y a rien de plus infallible que la résolution d'un homme en passe de devenir père. De plus, il s'était persuadé qu'elle y ferait de nouvelles connaissances. Le futur de sa famille était désormais son unique préoccupation.

Sa compagne était partagée quant à leur retour dans la commune familiale de Tivernon. Devoir vivre à côté de chez ses parents, dans une maison imprégnée d'une présence et

Un garçon vide

d'une autorité qui n'était pas la sienne, à revoir la jeunesse de son amant défilier constamment devant ses yeux, tout en notifiant sa propre absence... cela représentait beaucoup. Cela demandait de l'adaptation. Mais, pour leur future famille, cela était sans aucun doute la meilleure décision.

Les deux avaient été éduqués dans cette culture du sacrifice incessant de soi pour le bien-être des siens. Devoir endurer des épreuves pour que ceux qu'on aime n'aient pas à le faire. Ce mode de pensée peut paraître démodé à une époque où le soi et son paraître priment sur les autres. Mais il y a quelque chose de beau, presque de poétique, dans la vaine volonté d'une génération à épargner la suivante.

De leur appartement en bordure d'Orléans à une jolie maison de famille perdue dans l'enfer du blé, ils s'adaptèrent. La jeune femme fit comprendre à ses parents qu'elle n'avait pas emménagé là pour être proche d'eux, mais par pure convenance. Quant au jeune homme, il tenta continuellement de se racheter auprès de sa mère isolée. Ils vivaient dans l'attente de l'heureux évènement et ils effectuaient tous les préparatifs nécessaires à l'accueil de leur fille chérie.

C'était une affaire qui roulait.

Jusqu'à cette nuit du 16 janvier où l'heureux évènement décida de pointer le bout de son nez.

Cet hiver fut rude pour tout le monde. La terre était gelée depuis la fin octobre, les foyers difficilement aérés, et les

Sentinelle

futures mères alitées contre leur gré. Ce n'était pas que la jeune femme était incapable de se lever et de faire trois pas, descendre les escaliers, faire de nouveau trois pas et se servir une tartine de confiture de fraise dans la cuisine, mais le couple ne voulait pas prendre de risques. Ils prenaient en considération les sacrifices que chacun avait déjà effectués pour en arriver là, ils n'allaient pas tout gâcher pour une tartine.

Le thermomètre atteignait les -10 degrés Celsius la nuit où jeune homme et jeune femme devinrent père et mère. Les cris étaient devenus des hurlements. Elle détestait ce qu'elle vivait depuis plusieurs mois, mais encore plus ce qu'elle vécut cette nuit-là. Elle avait l'impression que la douleur la privait de son indépendance, qu'elle était malgré elle redevenue une enfant qui avait constamment besoin d'aide. Elle s'était enfermée dans la salle de bains pour ne pas être dérangée. Elle n'avait pas imaginé que son trésor choisirait ce moment-là pour se déterrer.

Le col de l'utérus était alors dilaté à trois doigts.

« Ouvre la porte ! cria le jeune homme, désespéré.

— Je ne peux pas ! hurla la jeune femme. »

Une situation qui donnerait un ulcère à de nombreux futurs parents, mais le père en devenir donna trois violents coups de pieds dans la porte qui céda, libérant l'entrée, et la sortie, de la prison dans laquelle s'était enfermée la future mère.

Un garçon vide

Un Homme peut facilement détruire les murs matériels qui le séparent de sa bien-aimée, mais il est bien plus difficile de faire tomber les barrières psychologiques derrière lesquelles une Femme se barricade. C'est d'autant plus ardu quand elle les a elle-même érigées. Il y a des moments où la volonté seule ne suffit plus.

Il s'était approché d'elle. Les deux se regardaient avec des yeux suppliants, sans pour autant se comprendre.

« Je ne peux pas... » gémit-elle. S'il te plaît, fais que ça s'arrête.

— Mon bébé... Ma fille arrive ? bégaya-t-il. »

Pour toute réponse : un nouveau hurlement sauvage. Il la cramponna. Il mit un bras sous ses cuisses, l'autre sous ses épaules, et s'apprêta à se relever en la portant comme une princesse.

« Qu'est-ce que tu fous ? s'écria-t-elle en se débattant. Tu vas faire pire que mieux !

— Je suis désolé, je voulais juste...

— Aide-moi juste à me relever, je vais marcher. »

Il avait juste aperçu cette méthode dans une vieille série qui passait le dimanche après-midi sur le câble. En toute innocence, il s'était dit que ce serait romantique. Il fallait croire que la télévision n'était pas toujours une bonne source de documentation.

Sentinelle

Le jeune homme parvint à remettre sa compagne sur pieds en deux étapes. Ils avaient dû faire une pause en milieu de course, ce qui les arrêta dans une position qui aurait été jugée burlesque pour toute tierce personne qui aurait débarqué dans la pièce à ce moment-là. La jeune femme était, pour ainsi dire, prête à pondre un œuf.

À la suite de cette manœuvre, le col de l'utérus était dilaté à cinq doigts.

Sans plus tarder, ils dévalèrent les escaliers à allure maximale pour une femme enceinte. Il était une heure cinq du matin quand ils s'installèrent dans leur Lancia Delta rouge de 1980.

C'était une voiture qui avait fière allure. Sa forme cubique, jusque dans ses phares, lui donnait un aérodynamisme et un confort encore jamais atteints dans cette gamme. Elle ne serait détrônée que quelques années plus tard, en 1984, par la légendaire Renault 25. Il était donc tout à fait normal que le jeune homme chérisse son bijou de technologie, mais, étonnamment, pas au point de le placer avant la naissance imminente de sa fille. Ainsi, il s'en moquait si quelques gouttes de sang ou de liquide amniotique venaient à salir la moquette encore intacte du véhicule. Ce n'était que du matériel. Sa famille était la priorité.

Ils s'engagèrent sur la D2020. La maternité était située dans le nouvel hôpital central régional, inauguré en 1975. Plus

Un garçon vide

précisément, au sein du pôle Mère-Enfant, qui serait rapidement rebaptisé Femme-Enfant. C'était un bijou de centre médical, haut de ses sept étages de pur béton parsemé d'amiante. La pointe d'une technologie vouée à disparaître quelques années plus tard pour quelque chose de plus de plus contemporain. Mais là, ce n'était pas l'important. Ce qui était critique, était que l'hôpital dans lequel ils devaient se rendre était situé à Olivet. Les futurs parents avaient bien cinquante kilomètres à parcourir au volant de leur Lancia avant d'arriver à la maternité.

Au bout de vingt kilomètres, le col de l'utérus de la jeune femme était ouvert à sept doigts. C'était un accouchement éclair qui aurait mieux fait de s'annoncer avant de se déclencher.

Malheureusement, les fauteuils de la voiture du jeune homme furent tachés.

Fort heureusement, ils arrivèrent à temps à l'hôpital et furent pris en charge immédiatement.

Sur le trajet, la femme enceinte avait préféré sortir des milliards d'injures plutôt que de donner vie à sa fille sur le siège passager d'une fichue Lancia. Elle avait enduré bravement une douleur qu'aucun être ne pouvait s'imaginer. Plus que cela, elle avait contenu cette douleur pendant plus d'une demi-heure alors qu'elle aurait pu s'en libérer en un clin d'œil. Par amour, elle voulut donner le meilleur contexte de

Sentinelle

naissance à sa fille. Une nouvelle fois, l'esprit de sacrifice de cette famille unie s'était exprimé à la perfection.

L'indicible douleur mêlée à une fatigue orageuse put expliquer que les seuls mots que Steph' chuchota dans l'oreille de son compagnon avant d'engendrer furent « Je ne sens plus mon visage. »

L'euphorie d'un garçon en passe de devenir père, en passe de voir son rêve se réaliser, peut expliquer que Frank ne relevât pas la portée significative d'une telle déclaration à un tel moment et qu'il se contenta de répondre « Tout va bien, ma chérie, c'est bientôt terminé. »

Il berça pour la première fois leur petite fille. La lumière sembla s'amenuiser dans les yeux de Stéphanie quand soudain, Frank se tourna de nouveau vers elle et, d'un air lourd, presque apeuré, lui demanda « Comment va-t-on l'appeler ? »

Un dernier éclat sembla de nouveau faire surface dans les yeux de sa fiancée. Un éclat qui représentait à la fois amour et espoir.

« L'autre moitié de moi et un petit bout de toi. »

Frank sourit et acquiesça silencieusement. Et, alors que son fiancé était au comble du bonheur sous le regard admiratif des infirmières et de la sage-femme, le regard de Steph' s'assombrit de nouveau et elle chuchota, à l'abri des oreilles indiscretes, « Je veux mourir », puis s'évanouit.

Un garçon vide

Ce fut le 16 janvier 1985 que mourut une partie de Stéphanie, fiancée de Frank et mère de Fanny.

*

* *

L'histoire qui suit eut lieu la veille de la prise de conscience de Frank, à l'ombre de la lune, sous un Atribus, sur la côte sud-est du pays. Il en est d'ailleurs totalement absent, s'étant accordé cette journée de répit pour aller pêcher quelques dorades dans les étangs de Villepey.

La notion de transmission n'est-elle pas commune et importante pour tout être humain ? On peut ne pas vouloir d'enfant, cela est un droit et la société n'a pas à tenir de jugements pour cela, cela ne veut pas dire que certains parviennent à mieux inhiber ce besoin irrépressible. Un homme célibataire, ne voulant pas d'enfant, prendra un chien, il lui transmettra une éducation, peut-être même des valeurs si vous êtes de ceux qui pensent que les animaux ont une âme... Une belle-mère tentera de transmettre à sa belle-fille des méthodes d'enseignement qu'elle a utilisées sur son fils. Un père pourra transmettre la faculté de rouler à vélo à sa fille. Une mère est dans la capacité de transmettre mille et une choses à cette petite. Il y a d'autres choses que l'on peut

Sentinelle

transmettre, des choses beaucoup plus sombres, nuisibles à l'esprit, destructrices d'âme.

« Qu'avez-vous prévu pour aujourd'hui ? lui demanda sa belle-mère.

— Rien, répondit simplement Steph'. Je pensais aller à la piscine du camping en attendant le retour de Frank.

— Il m'est venu une pensée alors que Frank nous conduisait jusqu'ici, déclara la vieille femme. Il est vrai que je vous en ai voulu de vous installer dans ma maison en me mettant à l'écart, il y avait assez de place pour nous tous, soyez honnête...

— Je ne dis pas le contraire, ça a été dur pour Frank de prendre...

— Je sais très bien ce qu'il était de la situation, merci. J'allais mieux, mais pas assez, n'est-ce pas ? En plus, je me plais là où je suis maintenant, et je vous dois beaucoup, malgré tout, de m'inclure dans vos activités familiales.

— Vous êtes de la famille.

— Merci... S'il te plaît Fanny, mon cœur sort de là... »

La jeune enfant était rentrée dans la caravane avec sa trottinette et regardait, d'un air interrogateur, ces deux immenses figures maternelles qui se dressaient devant elles.

« Z'e veux aller à la pizine, ordonna la petite.

Un garçon vide

- On ira tout à l'heure, je te l'ai déjà dit, lui souffla Steph'.
Retourne dehors jouer avec ta trottinette, on discute avec Mamou.
- M'okay, fit la petite fille en faisant la moue.
- On arrive, lui assura sa grand-mère.
- Vous disiez ? demanda Steph' quand la petite fut hors d'écoute.
- Je disais que je vous suis reconnaissante. Si vous n'étiez pas venue me voir ce soir-là, je serais certainement entre quatre murs à l'heure qu'il est. Et je n'aurais jamais connu cette petite poupée... Merci Stéphanie.
- Il n'y a pas de quoi, je voulais jus...
- Ainsi je ne peux m'empêcher de vouloir vous aider en retour, la coupa de nouveau celle qui se prenait désormais pour une matriarche. Quelque chose en vous a changé ces dernières années. Ne vous laissez pas dépasser par les sentiments conflictuels qui habitent toute mère. Profitez de chaque moment avec votre enfant, ils s'évaporent si vite.
- Je ne vois pas de quoi vous parlez, répliqua doucement la jeune femme, sentant la colère s'emparer un peu plus d'elle.
- Ne faites pas l'innocente, je ne suis pas idiot. C'est le rêve de mon fils d'être père, vous... vous n'êtes pas vraiment taillée pour cela.

Sentinelle

— Avec tout le respect que je vous dois, Marguerite, mêlez-vous de vos affaires. Je ne vous ai jamais critiqué pour avoir voulu vous foutre en l'air alors que votre fils faisait tout pour votre survie. Vous pouvez garder vos conseils maternels. Et allez vous faire foutre ! »

Le visage de la vieille femme se transforma en un masque d'outrance exagérée tandis que Stéph' se levait et s'apprêtait à sortir rejoindre sa fille. Elle s'arrêta cependant et se tourna une fois de plus vers sa belle-mère.

« Ne prétendez pas savoir ce qu'il se passe dans ma tête et dans mon cœur. Ce n'est pas parce que vous avez vécu de cette façon que toutes les mères le doivent. Ce n'est pas parce que c'est votre expérience que ça en fait une généralité. Tout le monde est différent. Je fais les efforts que je suis en mesure de faire. Pas plus.

— Pourtant, vous ne vous comportez pas comme une mère. »

Il en avait été trop pour la jeune femme qui était déjà assaillie de part et d'autre de doutes et d'autres interrogations en tout genre. Elle avait fait cinq mètres puis s'était arrêtée, se rendant compte qu'une nouvelle fois le mélange de rage et d'agacement qui l'habitait l'amenait à errer sans but. Elle sentit quelque chose la tirer doucement, mais de façon répétée vers l'arrière. Elle se retourna avec violence et vit le fameux quelque chose couché sur le sol.

Un garçon vide

Stéphanie avait toujours eu de vives difficultés à contrôler ses émotions. Certains adultes ont beaucoup de mal à se mettre à la place des enfants de manière générale, car ils ne comprennent pas leur fonctionnement. Un enfant voit ses émotions décuplées par rapport à un être humain ayant dépassé l'âge de raison, il n'a pas appris à gérer ses sentiments. Sans le savoir, Steph' avait encore la capacité émotionnelle d'un enfant de l'âge de sa fille. Quand elle la ramassa sur le sol, les deux pleuraient.

« Oh, mon Dieu, mon cœur, je suis désolée... »

La fille se calma rapidement, en tout cas, plus rapidement que la mère.

Le ciel se couvrit, un orage semblait se préparer.

Il était hors de question d'aller à la piscine. Stéphanie n'y voyait aucun intérêt maintenant que le soleil était couvert par ce filet obscur. Ainsi, à la place de faire la crêpe sur un transat pendant que sa fille se baignerait, la jeune mère décida de l'emmener pour une promenade dans la forêt montagnaise qui bordait le camping.

Il y avait un chemin de randonnée qui suivait le petit fleuve abondant en eau de La Gaillarde et qui s'élevait dans la montagne à deux cents mètres d'altitude où mère et fille profiteraient d'une vue panoramique sur l'intégralité du golfe de Fréjus.

Sentinelle

En sortant du camping, elles prirent à gauche et descendirent quelque deux cents mètres le long du ravin qui bordait la nationale pour pouvoir s'engouffrer dans le nouveau quartier résidentiel qui s'étendait presque à perte de vue dans les petites maures.

Elles traversèrent le lotissement jusqu'au pied de la montagne où la route leur offrait trois possibilités : à leur parfaite droite, c'était direction le cimetière communal et à la diagonale droite elles emprunteraient le chemin escarpé de la promenade, celui que les randonneurs empruntaient généralement au retour. Elles continuèrent donc tout droit, sur la sécurité du chemin de béton.

« Moman, z'ai mal aux zambes, se plaignit Fanny au bout de trois cents mètres.

— On vient de démarrer ma chérie, prends un peu sur toi, tenta de la motiver Steph'. Tu verras, une fois arrivées en haut, c'est super beau ! »

La mère marchait cinq mètres devant sa fille. Cette dernière se mit à trotter et glissa sa main dans celle de sa mère. Pour tout geste, Steph' retira la sienne et s'écarta de nouveau de la jeune fille.

« Ne me colle pas s'il te plaît ma chérie, il fait trop chaud !

— Ouais, z'est pour za que z'est pas un temps pour ze promener, moi ze voulais aller à la pizi... à la piscine, finit-elle par dire, non sans effort.

Un garçon vide

— Fais attention à ta façon de parler ! »

La petite étouffa un soupir d'exaspération et, de colère, s'arrêta.

Il faisait en effet extrêmement chaud. Si la jeune mère avait pris le temps de jeter un œil au thermomètre, elle aurait pu voir que ce n'était pas un temps pour marcher, encore moins avec une enfant de dix ans.

Malgré les nuages qui assuraient une couverture protectrice, il leur semblait que l'atmosphère était affreusement lourde. L'orage menaçait et n'importe quel garde forestier leur aurait conseillé de faire demi-tour.

De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front de la mère. Elle regretta amèrement de ne pas avoir pris de bouteille d'eau, mais continua d'avancer, car elle savait que si elle s'arrêtait elle n'arriverait pas à redémarrer.

Et elle pensait que cela donnerait raison à sa belle-mère.

Pendant ce temps-là, la petite Fanny n'était toujours pas décidée à rattraper sa mère. Curieuse, elle regardait autour d'elle. À sa droite, le chemin se perdait dans une descente abrupte parmi les cailloux et les arbustes finissant dans la gorge de La Gaillarde. À sa gauche s'élevait une autre pente qui, pour la jeune fille qui vivait habituellement sur terrain plat, paraissait s'étendre à des milliers de mètres d'altitude. Ce fut là, se promenant de buisson en buisson, qu'elle aperçut un écureuil.

Sentinelle

Steph' continuait son ascension quand un cri de douleur enfantine qui ressemblait à un très gros « AIIIIIE » retentit en écho dans la montagne. Tout d'abord, elle ne broncha pas. Puis, elle se demanda soudainement où était sa fille. Elle se retourna si rapidement qu'elle fut instantanément prise de vertiges.

Fanny était assise sur les fesses le long du chemin et se frottait énergiquement un tibia égratigné. Elle se fit réprimander par sa mère, mais au moins, elles marchaient maintenant côte à côte, main dans la main.

Ce que peu de gens savent des orages du sud de la France c'est que lorsqu'ils décident d'éclater, ils ne font pas les choses à moitié.

Steph' pestait silencieusement dans son esprit sur son inconsciente de fille qui s'amusait maintenant à marcher le long de la pente abrupte à leur droite. Elle ne se rendit pas compte que les premières gouttes tombaient, se mêlant sur son visage à ses perles de sueur.

Le premier éclair tonna, l'humidité s'abattit et le déluge se produisit.

Des milliers de litres d'eau se déversèrent tout d'un coup sur elles, les prenant de court. Surprise, Fanny manqua de trébucher sur la fine arête qui la séparait du vide, mais Steph' réagit à temps et parvint, non sans efforts, à la rééquilibrer.

Un garçon vide

Ce fut à ce moment-là qu'un léger glissement de terrain fit suspendre pendant quelques centièmes de secondes la jeune enfant dans le vide. Les mains trempées, celle de la fille glissa de celle de la mère.

Steph' eut le temps de se poser un milliard de questions. L'instinct maternel ne vint pas la déranger une seule fois. Est-ce que ses doutes et ses questionnements disparaîtraient en même temps que sa fille dévalerait le toboggan naturel de la montagne ? Elle ne pouvait pas en être sûre. Ce dont elle était certaine c'était de la difficulté qu'aurait Franky de se remettre d'une telle tragédie.

Alors elle attrapa vivement le poignet de sa fille, encore en suspension dans les airs et dans le temps.

Elles descendirent la montagne sous les trombes d'eau qui s'abattaient sur elles. Fanny, encore en état de choc, chevauchait le dos de sa mère qui se comportait comme un destrier peu adroit.

La jeune femme arriva finalement en titubant jusqu'à la caravane et manqua de s'évanouir quand elle posa Fanny au sol. Sa belle-mère l'installa dans le lit où elle s'endormit sans peine.

Parfois, le sommeil peut être réparateur, mais, dans ce cas-là, il s'était montré ravageur.

Sentinelle

La famille Babieger reprit la route de Tivernon trois jours après l'incident de l'Abribus. Dans la semaine qui suivit, la jeune femme fut diagnostiquée schizophrène et bipolaire.

Si l'on devait écouter la vieille Marguerite, survivante d'une dépression, sa belle-fille était juste sujette à la nouvelle mode des années 90 concernant les maladies mentales. Cette génération s'écoutait beaucoup trop, elle craignait pour le futur.

À la suite de cette déclaration, Frank la ramena dans sa maison de fin de vie et n'alla plus la chercher avant de longs mois.

*

* *

La douceur des caresses de la fille qu'il aimait le faisait frissonner. De ses lèvres, elle glissait les siennes le long de son cou. Lui avait passé une main dans la jungle folle de sa chevelure noire et glissait l'autre le long de sa colonne vertébrale, tout en prenant garde à être le plus doux possible. Il hésita quand il parvint à la base de sa première vertèbre puis, dans une impulsion d'excitation provoquée par l'un des baisers posés délicatement sur son torse, il agrippa presque sauvagement une des parties de son séant parfaitement courbé tout en l'embrassant fougusement. Pour toute

Un garçon vide

réaction, l'innocente jeune femme gémit et le poussa en arrière. Il trébucha sur le lit.

Steph' avançait en dominant Franky de son magnifique corps nu, encore empreint de toute pureté. Elle posa un genou sur le lit en se léchant les lèvres de manière sensuelle. Cela devait être pour elle un geste totalement innocent, mais Franky ressentit de nouveau un frisson d'excitation. La jeune femme s'apprêtait à poser son second genou de l'autre côté du corps de son petit-ami quand ce dernier l'agrippa de chaque côté de la taille et l'attira vers lui avec force.

Ils avaient préféré attendre. C'était important pour la famille mordue de religion de Stéphanie. Ils devaient s'assujettir aux mœurs moins légères d'une ancienne génération. Enfin, pas complètement, car si cela avait été le cas, les deux tourtereaux n'auraient pas exploré leurs intimités respectives avant leur mariage. Chose que la jeune femme se refusait d'accepter. Ils étaient donc arrivés à ce compromis.

Pour le plus grand bonheur du jeune Franky, c'était elle qui avait souhaité rompre leur promesse à plusieurs reprises. Il avait été dur de lui résister. Mais ils avaient réussi et ce jour-là, le 13 octobre 1982, alors qu'elle atteignait finalement la majorité, l'attente convenue arrivait à sa date d'expiration.

Les deux jeunes gens, possédés d'un amour inconditionnel commun, s'embrassaient langoureusement. Ils expiraient d'un amour tendre l'un pour l'autre. Un amour honnête qui ne

Sentinelle

connaissait aucune frontière. C'était le genre d'amour qui ne demandait qu'à se consumer. Celui que généralement la jeunesse perd et désespère de retrouver tout au long de sa vie. Elle était au-dessus de lui. Il était au-dessus d'elle. Ils continuaient de rouler, l'un dans les bras de l'autre, en s'embrassant, en se cajolant, en manquant de tomber du lit... il n'était plus temps de tourner en rond. Il était temps.

Ces allers-retours dans la vie de Franky sont presque aussi essentiels pour l'appréhender que les allers-retours dépravés qu'il effectuait pour la première fois au sein de la femme de sa vie sur un autre point de la trajectoire circulaire du temps.

Car le temps est cyclique. Il s'autoréférence. Il n'est rien de plus beau et de plus terrifiant que d'assister pour la première fois à une conséquence de ce cercle infernal. La causalité l'emporte toujours, il n'y a aucune échappatoire au temps.

Le temps est intouchable. Il se répète, parfois de manière continue, d'autres fois discontinue. Il est imprévisible. Il faudrait être une créature dont l'âge est impossible à quantifier pour essayer de le prédire. Si c'est bien de cela qu'il s'agit.

*

* *

« Tu l'aimes, cette fille ? » lui avait demandé son père. Cette question lui revenait alors qu'il se tenait debout à côté de

Un garçon vide

l'autel où son union avec la femme de ses rêves se trouverait bénie. Elle n'allait pas tarder à arriver. La petite tête rousse avec sa frimousse espiègle, qui était sa fille, le regardait en souriant, en se disant sûrement « Il y a beaucoup de monde, papa ! », en toute simplicité.

« Je pense... » avait répondu Franky à son père. Ce dernier, dans son costume trois-pièces assorti d'un nœud papillon violet, souriant avec compassion à la naïveté de sa petite fierté auburn. Le même sourire que lui avait répondu son père quand il avait répondu à sa question.

Le Franky qui devait se marier dans quelques instants descendit le peu de marches qui le séparaient de son trésor chétif qui tenait à peine sur de minuscules jambes.

« Ils sont tous là pour voir ta maman. Parce qu'aujourd'hui tout le monde se rendra compte qu'elle est la plus belle du monde, expliqua-t-il à sa fille.

— Y ne zont pas là pour toi auzsi ? s'inquiéta-t-elle.

— Moi je ne suis là que pour vous servir d'escorte à toi, la plus belle petite fille du monde, et à ta maman.

— D'accord !

— Frank ! Remonte à côté de l'autel, intervint Marguerite. Tu vas tout gâcher.

— Tu te sens prête ? demanda-t-il à sa fille en ignorant sa mère.

Sentinelle

— Oui.

— Tu as les deux alliances ?

— Oui.

— Tu te souviens de ce que tu as à faire ?

— Oui.

— Je te fais confiance alors. »

Frank remonta les marches qui montaient vers l'autel et se mit de nouveau à attendre la venue de sa bien-aimée.

Fanny n'avait alors que deux ans et c'était elle qui avait insisté pour être porteuse d'alliances. Ils lui avaient proposé d'être demoiselle d'honneur, mais cela n'avait pas suffi et, en son for intérieur, Frank était d'accord. Il n'y avait pas de plus beau geste pour lui que de voir leur union scellée — dans le sacré — par le fruit de leur amour inconditionnel. Et puis, si elle avait un tant soit peu le caractère de sa mère, il aurait de toute façon été impossible de la raisonner.

Il avait agi instinctivement après avoir repensé à cette conversation avec son père. Il avait senti le besoin d'aller parler à sa fille.

« Si tu n'es pas sûr, ce n'est pas vraiment de l'amour, avait-il déclaré. Si tu veux juste faire l'homme pudique et brave devant moi, oublie l'idée. Tu es un adulte maintenant, tu dois pouvoir te confier à moi, si tu en as l'envie. »

À cette époque, cela faisait quelques semaines qu'il voyait cette fille, Christie, et il l'avait amenée un week-end à

Un garçon vide

Tivernon pour lui présenter ses parents. Ils s'étaient alors éclipsés pour boire un verre de whisky japonais, que son père avait apporté d'un précédent voyage, entre hommes sous la véranda.

« Ce n'est pas que je suis trop pudique, avait répondu Frank après un petit moment de réflexion. Je ne sais vraiment pas comment mettre un mot sur les sentiments que je ressens pour elle. J'ai l'impression que c'est de l'amour, mais je ne sais pas comment être sûr.

— C'est que ça ne l'est pas. Si tu ne le ressens pas dans toutes les parties de tout être, tu n'es pas amoureux d'elle. On ne tombe amoureux qu'une fois, et je suis désolé de t'annoncer que cette Christie n'est pas la bonne.

— On verra bien, avait répondu Frank, perdu dans ses pensées.

— Ça ne t'empêche pas de t'amuser un peu avec elle, l'avait taquiné son paternel en lui donnant un coup de coude dans les côtes.

— Arrête, s'était défendu le fil, les joues empourprées. »

Steph' fit un premier pas dans l'église. Toute conversation s'arrêta, naturellement, et le principal intéressé leva les yeux vers sa future femme. Elle était magnifique, mais jusqu'à ce que leurs regards se croisent, son visage était morose. Ce n'est que quand leurs deux pupilles se rencontrèrent qu'elle se mit

Sentinelle

à sourire. Alors, un halo lumineux semblait s'extraire d'elle et englober la pièce.

« Et toi, maman est la seule femme que tu n'aies jamais aimée ? avait renchéri le jeune Frank.

— J'ai eu la chance de rencontrer ta mère très jeune. Nous nous connaissions presque depuis toujours, mais c'est quand la vie nous a séparés pendant deux ans que notre relation a pris un tournant. De toute façon, tu connais cette histoire ! Je suis rentré de la guerre, elle était toujours là, encore plus belle que dans mon souvenir et c'est à ce moment précis que j'ai senti ce qu'était le véritable amour.

— Je ne t'aurais jamais pris pour un romantique.

— Un homme — un père plutôt — a des responsabilités. Et je suis convaincu qu'il est de mon devoir de te transmettre ces valeurs-là. Peu importe la fierté, un vrai homme est conscient de ses émotions. Un jour, une femme te fera ressentir la même chose que ta mère m'a fait ressentir. À ce moment-là, il faudra que tu sois prêt à tout lui donner.

— Merci...

— Tu as vu ? Nous avons de nouveaux voisins ! avait-il annoncé pour détourner la conversation après un silence embarrassé.

— Oui, je ne les ai pas encore vus, mais je les croiserai sûrement la prochaine fois.

Un garçon vide

— Je te le souhaite, avait mystérieusement soufflé son père. »

Il était mort trois semaines plus tard.

Frank comprit ce que son esprit essayait de lui dire à mesure que Steph' se rapprochait de lui dans sa robe de marié. Il voyait que sa fille regardait sa mère avec admiration, se mordant la lèvre à trois reprises pour se retenir de lâcher un « WAHOU » qui aurait fait rire toute l'assemblée, sauf sa grand-mère. Il voyait bien plus clair, du haut de ces trois marches, qu'il avait vu tout au long de sa vie. Il était devenu un livre ouvert pour lui-même, chose qui n'est pas si évidente.

Son père avait eu tort.

La femme de sa vie s'approchait de lui à petits pas sous les regards admiratifs d'un très large public. Mais l'amour de sa vie se tenait debout, haut comme trois pommes, à trois marches de lui. Il en aimait une autant qu'il aimait l'autre.

Et à mesure que Steph' avançait, elle illuminait l'église sur son passage. À mesure qu'elle se rapprochait de l'inévitable « Je le veux », les ténèbres des doutes et des interrogations de Frank se dispersaient. À mesure qu'elle dominait sa fille de sa taille, cette dernière se sentait rassurée et protégée. En passant devant elle, elle lui passa une main aimante dans les cheveux et posa un baiser sur son front.

Sa femme et sa fille étaient comme deux phares dans la vie de Frank, deux faces d'une même pièce qui représentait sa vie.

Sentinelle

Pour Fanny, sa mère était la lumière qui brillait et qui l'intimait de la suivre.

Mais pour Steph', aucun des deux n'était suffisant pour combler ses propres insécurités, malgré tout l'amour qu'elle leur portait.

*

* *

Un soir de décembre 1996, une route recouverte de verglas et parsemée de quelques centimètres de neige à certains endroits mit Franky en retard pour rentrer chez lui. La plupart des autres foyers ne considéreraient pas que rentrer un peu plus tard signifiait littéralement d'être en retard chez soi, mais dans celui des Babieger, c'était le cas. C'était la nuance qui les distinguait des autres. Il y avait la présence d'une peur convulsée que le père ou la fille ne se retrouve seul dans l'ancre du démon qu'il chérissait pourtant de tout leur cœur.

Dans un élan d'inquiétude, le bon vieux père de famille s'apprêtait à prendre le risque et à accélérer sur ce lac gelé qu'était temporairement devenue la Beauce, mais, au dernier moment, il se ravisa. Que se passerait-il s'il venait à mourir d'un accident de la route ? Qu'adviendrait-il de Fanny ? De Stéphanie ?

Un garçon vide

Cette situation s'était installée à leur retour de vacances au camping en 1992, peu après le diagnostic de sa femme. Ils avaient alors rapidement pris conscience que le père et la fille ne pourraient compter que l'un sur l'autre tant les crises de Steph' avaient empiré après le début de son traitement.

Pour Fanny, il en était fini de zozoter innocemment. Elle devait bien trop tôt assumer un rôle qui n'était pas le sien.

Pour Frank, il était maintenant un père célibataire qui devait se reposer sur sa fille de 11 ans pour faire la plupart des tâches qui incombait normalement à l'un ou à l'autre des parents.

Chacun vivait un enfer, mais gardait la face, car c'était comme cela qu'ils se soutenaient. Ils ne se félicitaient pas mutuellement dans de grands discours passionnés, ils restaient humbles, ils faisaient juste ce qu'ils avaient à faire. Le lien qu'ils partageaient était indéfectible, ce que Stéphanie remarquait dans ses accès de conscience et ce qui perturbait toujours un peu plus son esprit.

Ce dernier, embrumé dans un brouillard d'émotions contradictoires, ne parvenait à exprimer correctement qu'une seule d'entre elles, celle que l'humanité avait le plus de mal à réprimer : la colère. Cette dernière, induite par la jalousie envers une fille, induite par la jalousie envers un père, induite par une volonté d'« être normale » comme le qualifiaient

Sentinelle

encore les médecins à cette époque, prenait parfois des proportions cataclysmiques.

L'inquiétude de Frank en ce soir de décembre 1996 était plus que justifiée.

Il arriva finalement à la maison sur les coups de 18 h 30, une heure après l'heure habituelle. Un retard.

Il était tellement pressé qu'il eut du mal à contrôler son véhicule dans la descente de son garage qui n'avait pas été déneigé, mais, il parvint à redresser le volant, appuya violemment sur la pédale de frein, serra le frein à main et coupa le contact.

D'appréhension, il ne bougea pas durant l'espace d'une minute, à l'affût du moindre indice sonore pouvant lui prouver que la situation avait de nouveau dégénéré. Mais, pendant cette minute, il ne se passa rien. C'était comme si le temps lui-même avait voulu lui jouer un tour et l'avait isolé dans une bulle à l'écart de sa triste réalité pendant ce court laps.

Frank sortit de la voiture. Il savait que la porte du garage était capricieuse quand la météo était humide, comme ce jour-là, alors il monta les marches qui reliaient le bas de la pente à la porte d'entrée. Il glissa les clés dans la fente de la serrure.

Aucun bruit ne lui parvenait encore.

Plus tard, il se souvint avoir maudit ses parents d'avoir si bien insonorisé leur maison, mais, la vérité était que même s'il

Un garçon vide

avait entendu ce qui se passait à ce moment-là dans le séjour, il ne serait pas allé plus vite, car inconsciemment, il savait. Et son inconscient, dans une volonté de le protéger, lui faisait traîner les pieds, reportant à chaque pas de quelques secondes l'effroyable découverte qui l'attendait.

Il ouvrit la porte d'entrée avec le plus de précautions possible, il ne voulait pas être entendu, il ne voulait pas déranger les occupantes de cette maison qui ne semblait plus être la sienne.

L'entrée était constituée d'un long couloir au bout duquel une porte vitrée en céramique le séparait du séjour. Sur sa gauche, un escalier montait à l'étage et desservait les trois chambres.

Un pas après l'autre, « MAMAN ARRÊTE », presque sur la pointe des pieds, « TU ME FAIS PEUR », le carrelage en mosaïque marron accueillait avec douceur la caresse des pas de Frank, « JE T'EN SUPPLIE », il actionna la poignée de la porte qui le séparait de la salle à manger.

De part et d'autre de la table se tenaient une mère et sa fille. Cette dernière, voyant son père arriver, s'affala sur le buffet en chêne derrière elle, cachant son regard de la vision qu'elle avait si bravement affrontée. La mère était dans un linge en toile blanc, alors que le froid s'infiltrait par tous les pores de la maison, elle y semblait immunisée. Elle se tenait droite, dos à Frank.

Sentinelle

« Chéri ? prononça-t-elle d'une voix sans vie.

— Je suis là, affirma Frank déchiré par l'angoisse. »

Il regretta immédiatement d'être rentré chez lui. Steph' se retourna vers lui, et le temps, de nouveau, dans son inlassable ironie et son mépris pour le genre humain, ralentit. Il est amusant de voir à quel point il défile dans les moments de bonheur, mais comme il aime à se la couler douce dans les plus difficiles. Il aurait aimé ne jamais être rentré à la maison. Il aurait aimé que Fanny ne voie jamais le jour, simplement pour l'épargner de cette vie, mais, surtout, et il eut encore plus de mal à se l'avouer, pour qu'il puisse fuir cet enfer. Il aurait aimé n'être jamais sorti de chez lui ce soir d'octobre 1981.

« Papa..., gémit difficilement sa fille. »

Stéphanie et Frank se faisaient face. Il voyait une nouvelle fois le visage de sa bien-aimée, le visage dont il était tombé éperdument amoureux, le visage de celle qui l'avait sauvé, celle qui avait exaucé son vœu le plus cher.

Visage ensanglanté. Visage déformé. Visage lacéré.

Steph' enfonça de nouveau ses ongles dans chacune des dix griffes qui habillaient sa peau. Le sang continuait de dégouliner, se regroupant en gouttes qui tombaient silencieusement sur le sol.

Reprenant ses esprits, Frank attrapa ses deux avant-bras pour la retenir, mais elle le poussa violemment contre le mur.

Un garçon vide

Là, tout en creusant un peu plus les crevasses qu'elle s'était infligée, elle récita : « Chéri... Je ne sens plus mon visage... »

Et, un rire dément se mêlant à un cri funèbre résonna dans le petit village de Tivernon.

*

* *

Il y a des dates que le destin semble tenir à cœur et souhaite imposer comme lieu commun d'évènements majeurs, autant dans la vie des principaux intéressés que pour le monde.

C'est le cas du 16 janvier, date d'anniversaire de la petite Fanny Babieger.

C'est aussi le cas du 29 septembre, date de la rencontre des parents Jelleau, date de la découverte du corps pendu de Stéphanie dans le séjour de la maison de la famille Babieger.

Cela s'est déroulé durant l'année 1998. Alors que le frisson de l'anxiété laissait place à une explosion de joie quand Emmanuel Petit marqua le dernier but face au Brésil et contribua à faire de la France la championne du monde de football, Frank cherchait désespérément une échappatoire.

Deux mois avant le suicide de Stéphanie, son époux errait dans la rue en quête d'une âme aussi esseulée que la sienne. Fanny dormait chez une amie. Depuis l'incident de 1994, il était hors de question de prendre le moindre risque. Mère et

Sentinelle

filles ne furent plus jamais laissées seules dans la même pièce. Sa petite chérie grandissait, réduisant le temps qu'elle passait à la maison et augmentant celui au cours duquel Frank désespérait de solitude.

Stéphanie était toujours là, tout du moins son enveloppe charnelle l'était, mais il ne restait rien de la personnalité dont il était tombé amoureux. Elle avait été réduite en poussière par les différents traitements prescrits par la myriade de médecins qui avait étudié son cas.

« Nous n'avions jamais vu une réponse psychologique si violente », assuraient-ils pour ne pas conclure que la femme du pauvre bougre était totalement folle. C'était ce que Frank pensait qu'ils se disaient entre eux une fois qu'ils sortaient de leurs cabinets. Ils utilisaient des termes compliqués en face de lui par pure politesse.

Malheureusement, on peut aimer autant qu'on le veut, se traîner une maladie comme celle de Steph' devait coûter bonbon... si l'on n'habitait pas dans un pays qui remboursait entièrement les soins et commençait à considérer les maladies mentales comme un handicap.

Frank avait pu tout essayer, mais rien n'avait fonctionné. Il se disait que, dans son for intérieur, sa femme ne voulait pas être sauvée. Alors, il abandonna tout espoir.

Un garçon vide

Le soir du 12 juillet 1998, Frank fit la rencontre d'Arnaud, l'homme qui scellerait définitivement son avenir pour les vingt prochaines années.

Il avait suivi de loin la compétition tant les traitements médicaux pour soigner les troubles psychiques de Steph' altéraient son physique. Elle avait inconsciemment désespérément besoin de lui. Régulièrement, elle vomissait tripes et boyaux. Une fois endormie, il était sorti et son errance l'avait mené au seul endroit où il pouvait oublier sa misérable condition dans le fond d'une bouteille en verre : Le Restaurant Routier.

Ouvert depuis la nuit des temps, de 6 h à 2 h du matin, tenu par les incorruptibles Thierry et Bernie, sa situation au bord de la D2020 était un atout stratégique pour tous les routiers en mal de tâter le béton de leur semelle épaisse.

Quand Frank passa le pas de la porte du relais de Santilly, ce fut tout un monde de nouvelles perspectives qui s'offrit à lui. Ce fut au sein de la foule agglutinée dans le miteux espace-restaurant de chez Titi et Bernie qu'il fit la connaissance de son futur pote de beuverie : Arnaud Pebeyre.

Un soir du mois d'août, Frank rentra du relais sur les coups de 22 h alors que Fanny attendait, cachée dans la pente du garage. Elle sortit de sa cachette quand elle entendit son père glisser la clé dans la serrure.

Sentinelle

« Tu ne peux pas faire ça ! l'invectiva-t-elle en montant les quelques marches qui les séparaient.

— Chérie ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ça fait quatre heures que j'attends dehors que tu rentres ! Les parents de Corinne m'ont déposée à 18 h... à ta demande !

— Rien ne t'empêchait de rentrer, souligna son père.

— Je suis rentrée et... tu m'avais promis que tu ne me laisserais plus jamais seule avec elle...

— Elle est inoffensive depuis qu'elle a son nouveau traitement.

— Je ne peux pas, papa. Comprends-moi. Tu as abandonné, d'accord, mais j'ai que 14 ans ! Je dois pouvoir te faire confiance.

— Je suis le parent et si j'estime que tu es assez débrouillarde pour, soit rester seule à l'extérieur jusqu'à 22 h, soit rester seule avec ta tarée de mère c'est que j'ai raison ! »

De timides frottements se firent entendre derrière la porte. Steph' se tenait debout de l'autre côté, son esprit malade ne perdant pas une miette de la conversation qui se tenait entre les deux seuls autres membres de sa famille.

« Tu pues l'alcool, lui reprocha la jeune fille.

— Et toi... le parfum bas de gamme. »

Un garçon vide

Fanny bouscula son père, ouvrit la porte d'un mouvement empli de brutalité et passa à côté de sa mère avant de grimper quatre à quatre les escaliers qui menaient à sa chambre.

Stéphanie regardait Frank de haut en bas, des yeux vides d'émotions, de vie, comme ils avaient l'habitude de l'être depuis ces dernières années. Les cicatrices de ses griffes se voyaient encore légèrement à la lumière, vision que son mari ne supportait pas.

« Ne me regarde pas avec ces yeux remplis de jugement, se défendit-il. La vie n'est pas facile sans toi. Je fais ce que je peux pour garder le bateau à flot. Mais, quelque part en chemin, je me suis perdu. »

Frank crut que Steph' hochait la tête pour lui répondre, mais il s'avéra que, comme à son habitude désormais quand elle restait debout, immobile, elle se balançait simplement d'avant en arrière.

« Viens, on va se coucher. »

Elle se balançait sur le même rythme à deux temps quand Frank la trouva pendue, un peu plus d'un mois plus tard. Son corps allait et venait, au même rythme que la vieille pendule à bascule qui trônait derrière elle.

Il rentrait alors une nouvelle fois du relais routier où il passait désormais le plus clair de son temps libre, en compagnie de son fidèle Arnaud. Il devait rentrer avant 14 h,

Sentinelle

car c'était l'heure à laquelle le bus déposait Fanny et il se devait de respecter sa promesse.

L'intérieur de la maison était sombre, le vieux lustre sur lequel était attachée la corde grinçait sous le poids plume du corps sans vie de la maîtresse de maison. Frank resta là, les yeux ébahis. Il sortit de sa stupeur en entendant la porte s'ouvrir. Il fit marche arrière, prit Fanny sous les aisselles et, ensemble, ils coururent le plus loin possible.

Il n'avait pas eu besoin de lui expliquer, elle avait compris. Sa copine, Corinne, et ses parents vinrent la chercher alors que les pompiers finissaient d'empaqueter vulgairement le corps de la défunte dans un sac mortuaire.

Frank, lui, attendait seul, assis sur les marches de son porche. Un pompier, sûrement de la même trempe que notre bon vieux Johan, vint vers lui et lui tendit deux lettres, avec toute la sollicitude et la compassion qu'il est possible d'avoir pour un être humain dans un moment tel que celui-ci. L'une au nom de Frank, l'autre à celui de Fanny.

*

* *

Le 13 octobre 1998, Frank fêta l'anniversaire de sa femme en venant se recueillir seul sur sa tombe. Il venait juste d'avoir quarante ans.

Un garçon vide

Il déposa la lettre encore scellée sur la tombe et se tint debout, le regard figé, attendant que le vent l'emporte au loin, attendant que le temps ne l'emporte à son tour.



Partie II

Un homme peu
vertueux

« Ça ne promet pas beaucoup de bonheur ! »

— *L'Assommoir*, Émile Zola.



Un homme peu vertueux

Chapitre 1 :

Un verre vide sur une tombe pleine.

Un vieil homme se tenait face à une tombe sur laquelle ne figurait qu'un seul et unique nom. Celui d'une femme : Stéphanie Babieger, née Moreau le 13 octobre 1964, décédée le 29 septembre 1998.

Chapitre 1

Frank n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait pu être vingt ans auparavant. Il tenait difficilement debout. Ses membres pouvaient se mettre à trembler d'un instant à l'autre sans réelle raison. Ses cernes étaient creusés. Ses yeux, qui avaient été d'un bleu étincelant, étaient désormais gris pâle, parsemés d'un jaune putride dans la pupille. Ses cheveux, blonds d'or dans sa jeunesse, étaient, pour ceux qu'il avait conservés, gris sale.

Il y avait tout juste vingt ans, il s'était tenu de la même façon pendant tout un après-midi pour fêter l'anniversaire de sa femme décédée. Il avait répété ces actions toutes les années suivantes, à tel point que cela devint un rituel. Ce jour-là, il se tenait dans la même position que lorsqu'il en avait quarante, la seule différence était qu'il en avait maintenant soixante. Vingt ans plus tôt, il avait su rester immobile, droit et abandonner au vent ce qui représentait certainement les dernières paroles censées de sa femme. En octobre 2018, il ne lui fallut que peu de temps pour s'écrouler, en larmes.

À genoux, pris de spasmes mêlés à des gémissements de détresse, les tremblements qu'il subissait étaient la triste représentation du recueillement de ce vieil homme laissé aux affres de la solitude depuis bien trop longtemps. Il avait le cimetière pour lui tout seul et quand bien même ce ne fut pas le cas, il aurait très probablement envoyé les quelques curieux se faire foutre. C'était sa journée d'apitoiement et il comptait la célébrer comme il en avait envie.

Un homme peu vertueux

Steph' n'était pas enterrée dans un cimetière à proprement parler. Derrière l'église gothique de saint Étienne de Tivernon trônaient une soixantaine de tombes pour ceux qui souhaitaient ne jamais quitter ce village infernal. Elle n'en avait jamais exprimé le désir, mais c'était Frank qui avait tranché. Il savait, du haut de ses quarante ans, qu'il mourrait très certainement dans cet endroit qui l'avait vu naître et il voulait, en vieillissant, pouvoir continuer d'aller se recueillir quand il en aurait eu l'envie. Il ne voulait dépendre de personnes pour payer ses respects à sa femme.

Et il avait eu raison. Il s'était imaginé cette situation à 80 ans, mais le temps avait son emprise sur lui et l'avait fait dépérir bien plus vite que prévu. Soit c'était cela et il était victime d'acharnement d'un Grand Principe, soit son attrait pour l'alcool était devenu hors de contrôle depuis la mort de Steph'.

Son médecin traitant lui avait donné cinq ans à vivre «grand maximum» en 2015 quand il lui avait apporté les résultats de son IRM. Il avait contracté une cirrhose mortelle, la totalité du tissu hépatique de son foie — ce qui, en d'autres termes, permettait d'éponger ses excès — avait été remplacée par du tissu non vivant, donc inefficace face à un tel buveur. Quelle solution de prévention ? L'abstinence. Quelle solution de guérison ? Aucune. Quel moyen pour vivre plus longtemps ? Arrêter de boire. Mais il n'y arrivait pas.

Chapitre 1

Il avait été diagnostiqué une première fois en 2010 à la suite de douleurs sévères dans le bas-ventre. Fanny avait dû l'emmener elle-même pour être sûre qu'il se fasse soigner. Elle avait donc pu apprendre en direct que son père n'était pas qu'un alcoolique, il était un alcoolique qui allait très certainement en mourir.

En cinq ans, il avait eu le temps de faire plus de promesses d'abstinence et de rechutes que des stars de rock dans les années 70.

Et la sentence était finalement tombée.

Frank Babieger, dernier héritier de son nom, serait mort avant ses 65 ans. Lui n'avait pas la chance de choisir le moment exact de sa mort, mais au moins il savait à partir de quand il pourrait se mettre à l'attendre. Comme si cela ne faisait pas vingt ans que c'était le cas.

Le vieillard se releva et s'approcha de la tombe de sa femme pour y déposer un baiser en son sommet. Ce rituel annuel accompli, il sortit en hâte du cimetière, sans jeter un regard en arrière, et s'engouffra dans l'Impasse du Tilleul. Il en sortit par le portail qui s'ouvrait directement sur la place de l'église sur le parc de stationnement de laquelle une unique voiture, un Break Mercedes noir, était garée.

Frank s'approcha. Il était curieux de voir une si belle voiture dans un village si reculé et commença à fureter de son regard de fouine pour essayer de discerner quelque chose à travers les vitres teintées. Sans résultat probant, le mystérieux

Un homme peu vertueux

véhicule perdit rapidement son intérêt. Il n'aimait pas s'attarder dans le centre du village. Une odeur putride, malsaine, semblait émaner de l'église qu'il n'avait pas vue ouverte depuis près de quatre ans. Il n'avait aucune envie de rester là à languir devant une voiture qu'il ne pourrait jamais s'offrir. Il avait un besoin pressant de s'éloigner au maximum de la demeure éternelle de sa femme. Besoin qu'il ne se priva pas d'assouvir.

Il rejoignit la D311 — car quand il y a si peu de rues, pourquoi s'embêter à leur donner des noms? — pour atteindre la rue du Monceau qui, dans son prolongement, le mènerait à la rue du Moulin. Il habitait au bout de cette dernière, juste avant l'intersection avec le récent lotissement des Ouches du Bourg — de toute façon, plus loin il n'y avait plus que des champs à perte de vue.

Il ne perdit pas de temps à entrer dans sa maison, personne ne l'y attendait, contrairement au relais routier. Il ouvrit la portière avant-gauche de sa vieille Seat Ibiza. Juste avant de prendre place derrière le volant, il constata qu'un bruit sourd et aigu, s'écoulant à un rythme régulier, résonnait des soubassements du véhicule. Il plia difficilement ses genoux qui souffraient d'arthrose — la plupart des articulations de son corps en étaient victimes — et constata une fuite légère du liquide de frein.

Chapitre 1

Ce n'était pas le moment de s'en inquiéter. Il se releva et s'installa à la place du conducteur. La seule personne qu'il mettait en danger n'était que lui-même, et puis, tant que la voiture freinait, il n'y avait pas de raison de s'inquiéter. Libre de ses problèmes, il partit en direction de Santilly, l'esprit tranquille.

Frank arriva «Chez Titi et Bernie» sur les coups de 11 h 30. Le relais routier avait été renommé en 2007, peu après l'élection de Sarkozy, quand les deux propriétaires se rendirent compte que cela faisait un moment qu'ils n'avaient pas vu de nouvelles têtes. Alors, pour fidéliser un peu plus une clientèle qui l'était déjà, ils avaient décidé de le renommer pour en faire un endroit un peu plus familier pour ces routards en exil. Une famille pour laquelle Frank et, bien sûr, Arnaud étaient des membres honoraires.

Si ces deux-là devaient avoir eu une fonction au sein de ce respectueux établissement, cela aurait été poivrot de service. Ils étaient plus installés que les meubles, qui n'avaient pourtant pas été renouvelés depuis 1995. Ils contribuaient, à leur insu, à ce sentiment de familiarité qu'avaient instauré Titi et Bernie. Chaque routier qui s'arrêtait là savait qu'il aurait à faire causerie avec Franky et Arnaud.

Ce dernier avait cinq ans de plus que son compagnon de beuverie. Grand, il devait mesurer dans les un mètre quatre-vingt-dix, il était fin, voire mince, sa peau flétrie par les années

Un homme peu vertueux

était jaunie par les litres d'alcool qui coulaient régulièrement dans son sang. S'il allait chez le médecin, il serait très certainement diagnostiqué du même mal que son ami, mais à l'inverse, il n'y allait pas, car il n'y croyait pas. « Je me soigne tout seul. » « C'est que des conneries, mes grands-parents n'ont jamais eu de médicaments et mon grand-père est mort d'une balle dans la hanche à la guerre et ma grand-mère écrasée par une voiture. » « À quoi bon ? Il m'interdirait de manger ou de boire des trucs, et c'est NIET ! » Que de bons arguments qui empêchaient ses proches de se mêler de son état de santé.

Arnaud, un peu à l'image de Frank, avait grandi dans la campagne profonde. Les seules choses cultivées chez lui étaient les champs de ses voisins et, sans sa femme, il ne saurait pas déchiffrer le courrier annuel des impôts, car il avait aussi des problèmes de vision dont il ne se plaignait pas pour qu'on lui fiche la paix, mais surtout parce qu'on ne s'était jamais embêté à lui apprendre à lire. Les parents de Frank s'étaient sacrifiés pour qu'il ne devienne pas un Arnaud Pebeyre. Il se donnait cette image de dur à cuire qui n'avait besoin de personne, et personne ne le lui rendait.

C'était pour la plupart de bonnes raisons pour lesquelles Frank avait sympathisé avec lui. C'était un ami qui n'avait pas besoin d'aide, indépendant, mais toujours présent pour une bonne rigolade. En 1998, c'était tout ce dont le père Babieger

Chapitre 1

avait eu besoin. En 2018, cette amitié était devenue la preuve illustrée de l'échec de sa vie. Il en était conscient, mais il était trop tard pour y changer quelque chose.

Le samedi 13 octobre à 11 h 38, le restaurant « Chez Titi et Bernie » était terriblement vide. Seules trois tables d'habitues étaient remplies, sans compter les deux tabourets de bar, réservés à Franky et Nono.

« T'étais où ce matin ? demanda ce dernier.

— Tu n'es pas obligé de faire comme si tu ne savais pas.

— J'essaie de t'épargner.

— Ça fait vingt ans, tu n'as pas besoin. Dis Bernie ! cria-t-il pour interpeller la femme qui leur tournait le dos derrière le comptoir. Tu me sers un colonel ?

— C'est pour le dessert ça Franky. »

Le colonel était un dessert que Frank appréciait particulièrement, notamment car c'était le préféré de son père. Il était composé d'une boule de sorbet de citron — il demandait à la remplacer par de la pomme — arrosée d'une pluie éparse de vodka. C'était parfait comme digestif. Et Franky en avait des choses à digérer ce jour-là.

« C'est un jour spécial..., se plaignit-il.

— On sait tous quel jour c'est. Tu l'auras après ton repas, répliqua la patronne.

— Je ne mange pas ici.

Un homme peu vertueux

— Thierry et moi t’offrons le couvert, ne nous oblige pas à te forcer.

— Il faut que sa femme se foute en l’air pour avoir un repas gratuit ici ? s’exclama son ami.

— Arnaud ! le réprimanda la vieille femme.

— Merci, répondit simplement, mais sincèrement le principal intéressé, ne faisant pas fi de la remarque de son voisin de tabouret. »

Ils restèrent assis en silence pendant que Bernadette leur servait deux martinis.

« Tu es pleine de surprises aujourd’hui, remarqua Frank.

— Tu peux remercier ton grand pote à côté de toi. Ça fait deux heures qu’il me bassine pour que je te le serve quand tu arrives. Votre bouze habituelle vous attend dans le frigo.

— C’est aussi cadeau de la maison ? demanda l’homme du jour.

— Non, c’est cadeau de Nono, ricana Bernie en esquissant une grimace déformée.

— Merci, fit-il alors qu’Arnaud l’invita à trinquer. »

Les deux sirotèrent leur boisson exceptionnelle en silence pendant que Bernie allait disposer les couverts pour un couple quinquagénaire qui venait d’entrer.

Frank sentait le mélange de gin et de vermouth blanc qui coulait abondamment dans sa gorge. Ça le brûlait, mais c’était une brûlure agréable. Il avait l’impression que la boule de

Chapitre I

mélancolie qui s'était formée dans sa gorge se décomposait. Malheureusement, il se rendit compte en un coup d'œil désinvolte que la rencontre entre ses lèvres et l'olive verte au fond du verre était imminente.

Cela ne fit que lui laisser un goût plus amer dans la bouche.

« Tu ne veux pas de ton olive ? demanda Arnaud.

— Non, tu peux la prendre si tu veux. »

Ce qu'il fit sans se faire prier.

Alors que Bernie prenait la commande du vieux couple et qu'un lourd silence pesait entre les deux compères de toujours, la porte d'entrée du relais s'ouvrit dans un courant d'air. Un colosse entra. Chacun de ses pas faisait trembler les tables qui croisaient son chemin. Il était certainement plus petit qu'Arnaud, mais, en matière de carrure, il équivalait à trois grands dadais comme lui.

Le géant s'arrêta à chaque table où étaient assis des clients et leur échangea quelques mots polis. Quand il arriva au niveau de Bernadette, il ne se retint pas de l'embrasser langoureusement comme s'ils étaient dans l'intimité de leur chambre à coucher. À Arnaud et Frank, il leur gratifia une bonne claque amicale dans le dos accompagné d'un « Voilà mes deux clients préférés ! » Il décolla rapidement sa main du premier, mais la laissa dans le dos du second puis se pencha vers lui :

« Tu vas bien champion ? soupira-t-il secrètement.

Un homme peu vertueux

— Je vais bien, Thierry. Tu n’as pas besoin d’en faire autant, s’agaça Frank.

— Tu vas nous faire le même cirque que tu fais tous les ans ? demanda Arnaud. Être désagréable toute la journée pour revenir demain en nous remerciant et en t’excusant d’avoir été le premier des connards ?

— Nono..., tenta de l’interrompre Thierry.

— Non, dis-lui que j’ai raison Titi. On se met en quatre pour lui et il n’est jamais content.

— Excusez-moi, intervint Frank dans un mince espoir de retrouver la tranquillité du silence. Titi, tu peux nous sortir notre bouteille d’El Bodeguero s’il te plaît. Il n’y avait rien dans ces martinis.

— Tu en veux un deuxième ? demanda le patron.

— Non, c’est bon, grogna Frank malgré lui. »

Thierry s’éclipsa dans la cuisine pour aller chercher la bouteille de El Bodeguero. Il la ramena en la faisant glisser sur le bar et apporta deux simples verres à cylindres de vingt-cinq centilitres.

« On ne voudrait pas que vous cassiez les verres à vin comme l’année dernière, les taquina-t-il. »

Arnaud se lança dans une tirade pour se défendre et dire qu’il leur avait ramené deux autres verres de sa collection personnelle, néanmoins Titi ne l’entendait pas de cette oreille, et Frank ne les entendait plus du tout.

Chapitre 1

Son regard était fixé sur l'étiquette de la bouteille d'El Bodeguero. C'était le genre de vin que l'on trouvait en bouteille en plastique dans la plupart des supermarchés pour la modique somme de 2 €50 le litre et demi. Pour Frank, il avait plus sa place aux rayons des vinaigres qu'à celui des vins, mais ce n'était que son avis. Le goût avait d'ailleurs celui d'un mélange unique de vinaigrette et de mauvais jus multivitaminé.

Ils avaient eu la chance de découvrir ce nectar des anges quand Arnaud leur en avait ramené une bouteille venant directement du Chili. Il y était parti en voyage avec sa femme et cette bouteille était le cadeau qu'il apportait à son copain de bistrot. Depuis ce jour, Titi leur en gardait toujours 4 ou 5 dans le réfrigérateur du restaurant. El Bodeguero n'était pas à la carte, ce vin — cette piquette — était réservé à ses deux clients préférés.

Cette bouteille en plastique chapeautée de son bouchon rouge vif et recouverte dans le bas de son étiquette blanc et vert représentait tout ce que Frank détestait actuellement chez lui.

Il ne se priva toutefois pas de vider son verre avant de cracher son sel.

« ... tu m'as rapporté deux verres, admit Thierry, mais ils ne sont pas du tout accordés avec le service dans lequel Bernie et moi avons investi !

Un homme peu vertueux

— Ce ne sont que deux verres à vin ! se plaignit Arnaud.
Tu ne vas nou...

— Pour une fois Arnaud, tu ne veux pas la fermer ta grande gueule ? pesta Frank. »

Arnaud et Thierry restèrent bouche bée. De l'autre côté du restaurant, Bernie s'était figé. La pièce entière parut silencieuse au point que, s'il avait fait moins froid, on aurait pu entendre une mouche voler.

Ce n'était pas la première fois qu'Arnaud et Frank entraient en discorde, c'était la première fois cependant que ce dernier semblait réellement avoir une grosse rage envers son ami. Ses yeux jaunis transpiraient d'un aspect sauvage que personne ne lui connaissait.

À cet instant, Frank Babieger considérait Arnaud Pebeyre comme seul et unique fautif de tous les malheurs qui lui étaient arrivés dans sa vie.

« Oh, mon copain, c'est bon, on a compris, tu es triste aujourd'hui, mais excuse-toi, tenta Thierry sur un ton autoritaire que ses autres clients furent surpris d'entendre.

— Laisse-le dire ce qu'il a sur le cœur, le provoqua Arnaud.

— Tout ce que j'ai à dire c'est que je n'ai besoin ni de toi ni de ta piquette pour passer la journée.

— C'est bien Frank, continue.

Chapitre I

— On passe nos foutues journées assis ici comme si on ne pouvait rien faire de plus important. On est des ratés.

— Tu vas me tenir responsable du peu d'attention que tu accordes à ta fille aussi ? »

Il y eut un premier silence du plaignant qui ne s'attendait visiblement pas à ce que l'accusé fût si retors. Sa fille... Tout ce dont il avait envie à ce moment-là était de lui téléphoner, de lui parler, d'... d'entendre sa voix.

« Je..., bredouilla Frank.

— À un moment donné, “copain”, faut apprendre à te regarder dans un miroir. Tu ne peux rejeter la faute sur tout le monde. Il n'y a qu'un seul fautif si ta tarée de femme s'est foutue en l'air et c'est toi ! »

Plusieurs choses parurent se dérouler à la vitesse de l'éclair quand Arnaud énonça sa dernière phrase. Frank — forcément — commença à serrer le poing et à y regrouper les ridicules forces qu'il avait. Dans un élan, Thierry s'apprêtait à enjamber le bar pour les séparer de sa forte carrure. De l'autre côté du restaurant, alors qu'elle était en train d'assister à la scène, Bernie s'apprêtait à lâcher son plateau de vaisselle sale, se préparant à pester contre le manque de tact de son cher Nono.

Tout se produisit en même temps.

Le poing de Frank percuta violemment la mâchoire droite inférieure d'Arnaud, l'envoyant valdinguer sur le sol. Thierry franchit le bar et se retrouva face à Frank. Les verres et les

Un homme peu vertueux

assiettes que Bernie tenait en équilibre sur le plateau se fracassèrent sur le sol.

Dans un nouvel instant de silence qui suivit ce court chaos, Titi agrippa violemment Frank par le col de son blouson et lui dit : « Tu dégages maintenant ! », puis l'envoya vers la sortie.

Tout penaud, Frank essayait tant bien que mal de se remémorer l'escalade des évènements et des émotions qui avait pu mener à ce point de non-retour, mais n'y parvint pas. Il articula difficilement un « Je suis désolé » dépourvu de sincérité en direction de Bernie alors qu'il s'apprêtait à ouvrir la porte du relais.

À l'air libre, après avoir violemment brisé les liens qui le retenaient depuis vingt ans, il n'avait plus qu'une envie : appeler Fanny.

Chapitre 2 :

Un verre à moitié vide.

La voiture de Frank, une Seat Ibiza bleu anthracite, se gara en marche arrière dans la descente de son garage. Il resta quelque temps derrière le volant, perdu dans ses pensées. Ce jour-là, il en avait gros sur le cœur, son comportement chez Titi et Bernie l'avait bien prouvé.

De l'autre côté de la rue du Moulin, pile en face de sa maison, garé sur le bas-côté de la route, du côté où il n'y avait

Chapitre 2

pas de trottoir, juste la haie des voisins, le Break Mercedes noir qu'il avait aperçu devant l'église plus tôt semblait le toiser.

Ce n'était certainement pas la première ni la seconde fois qu'il le croisait, il pouvait le parier. Depuis qu'il côtoyait les milieux paysans grâce à sa relation avec Arnaud, on lui avait souvent fait remarquer sa crédulité. Réputation qu'il n'avait pas avant leur rencontre. C'était Titi qui le lui répétait le plus souvent. Ce jour-là, comme le vieil homme l'avait déjà prouvé, c'en était fini.

Il ne savait plus combien de voitures différentes il avait aperçues au fil des années — très certainement une bonne centaine. Mais, ce véhicule-là ressemblait — en bien plus moderne —, à s'y méprendre, à celui qui les guettait le soir où il avait fait la rencontre de Steph'. Et cela, cette réminiscence non désirée d'un moment de pur bonheur, ce jour-là, c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase.

Frank Babieger sortit de sa voiture avec l'impression de finalement avoir assez de courage pour affronter son destin. Il grimpa rapidement la pente de son garage et, en trois enjambées, traversa la rue pour se retrouver face à la fenêtre conducteur de l'autre véhicule.

Il avait la même sensation qu'il avait eue le matin. Les vitres teintées dissimulaient les secrets qui se cachaient à bord de cette carcasse en tôle hors de prix. À première vue, elle était vide, mais le vieux Babieger était certain que quelqu'un se

Un homme peu vertueux

tenait assis à la place du conducteur et qu'il l'épiait, plein de jugement.

Alors, il frappa à la fenêtre.

C'était trois petits coups, timides, mais secs et remplis d'une fermeté assumée. Il ne s'attendait pas à ce que quelque chose se produise. À contre-courant de son instinct, son esprit pensait de façon rationnelle. Sa paranoïa le faisait voir des voitures qui le suivaient depuis ses 15 ans, ce jour-là, il était peut-être plus fatigué qu'à l'ordinaire.

Sa rationalité lui chuchotait que les passagers de la voiture étaient perdus le matin, quand Frank l'avait croisée pour la première fois. Ils devaient avoir rendez-vous avec de la famille dans le village, mais ils n'avaient pas trouvé la maison et ils avaient décidé d'errer à pied dans l'espoir de trouver quelqu'un pouvant les guider. La présence du véhicule devant chez lui signifiait juste que ses passagers avaient retrouvé leur chemin et que leur famille habitait sûrement dans le lotissement voisin.

Mais voilà, il devait être sûr.

Au bout de quelques secondes, il n'y eut toujours aucune réaction. Il était resté figé, le poing toujours levé en direction de la fenêtre conductrice. Ce fut quand il se décida finalement à faire demi-tour que la vitre commença à s'abaisser. Il se dit qu'en fin de compte, dans la guerre perpétuelle de l'instinct contre l'esprit, l'instinct en menait une bonne.

Chapitre 2

La vitre n'avait pas encore découvert l'entièreté de l'intérieur du véhicule que l'anxiété et le trac de Frank prirent le dessus et lui firent articuler, d'une voix mal assurée :

« Je peux vous aider ? »

Tout ce qu'il voyait alors était un chapeau de type Traveller, un peu de la même forme que celui porté par Harrison Ford dans une certaine saga d'aventure à succès, à l'exception que celui-ci paraissait plus court et était entièrement noir. Même le ruban qui ornait toute la circonférence du couvre-chef était noir.

La vitre continuait de s'ouvrir tandis que Frank découvrait que la forme dudit chapeau n'était pas choisie par hasard et qu'elle créait une ombre parfaite sur le visage de son propriétaire. Une ombre qui ne parvenait cependant pas à masquer l'aspect de la peau de son visage qui lui paraissait à la fois laiteuse, cadavérique, mais également très rugueuse. Du lait, elle n'en possédait que la couleur, pas la douceur.

L'individu portait également des lunettes de soleil avec des verres très foncés. Le contour des lunettes s'étendait pour englober entièrement l'œil de son propriétaire, filtrant chaque rayon lumineux. La couleur de ses sourcils était presque aussi blanche que celle de sa peau.

Le seul aspect de son visage qui ne disait pas à Frank qu'il était en train de s'adresser à un cadavre était les lèvres de l'homme qui était aussi rouge et sanguines qu'une pomme

Un homme peu vertueux

Royal Gala à l'automne. À se demander s'il n'avait pas la version blonde et masculine de Blanche-Neige en face de lui.

« Excusez-moi, déclara solennellement l'individu. J'ai perdu mon chemin, je me suis arrêté ici le temps de retrouver un peu de réseau.

— C'était le cas aussi devant l'église ce matin ? rétorqua Franky, retrouvant tout compte fait un peu d'aplomb.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— C'était aussi le cas le jour où j'ai rencontré ma femme ? À la sortie de mon mariage ? Quand j'ai quitté la maternité avec ma fille ? À l'enterrement de mon père ? Et pour ainsi dire durant presque toutes les putains de journées de toutes les putains de semaines de ma vie depuis ces quarante-cinq dernières putains d'années !

— Monsieur, vous allez bien ? s'inquiéta l'albinos. Je vous jure que je ne suis que de passage et que je cherche juste la maison de ma famille.

— Eh bien, allez la chercher ailleurs ! s'emporta Frank avant de tourner les talons. »

Le dernier héritier Babieger traversa la rue, en direction de sa maison, sans demander son reste. Il entendait la vitre du Break Mercedes de l'albinos se refermer et se sentit un peu idiot, il ne se gêna pas pour lâcher un profond soupir de tranquillité.

Chapitre 2

Frank foula le chemin qui traversait le parterre de fleurs non entretenu devant sa maison pour arriver jusqu'à sa porte d'entrée. Il avait vraiment besoin, plus que jamais, de passer ce coup de fil à sa fille.

Soudain, il entendit deux portières s'ouvrir derrière.

Emprunt à une terreur qu'il savait injustifiée, il continua son chemin sans accélérer le pas et sans se retourner. Il n'était plus qu'à deux mètres de sa porte d'entrée quand il entendit une première voix de femme appeler son nom.

« Monsieur Babieger ? »

Il n'y fit pas attention et continua de se diriger vers ce qu'il pensait être le cocon protecteur de sa maison. Il sortit les clés de sa poche, ses mains tremblaient. Les clés glissèrent et tombèrent au sol. Il savait qu'il était en train de céder à une panique totalement disproportionnée, et pourtant, tous ses membres étaient tétanisés. En un effort suprême, il parvint à plier les genoux pour les ramasser.

« Monsieur Babieger ? »

Cette fois, il s'agissait de deux voix féminines qui appelaient son nom en même temps, se répondant comme un écho. Elles étaient douces et chaleureuses, aussi envoûtantes que le chant des sirènes.

En y succombant, Frank se retourna.

Deux femmes d'une trentaine d'années se tenaient debout de chaque côté de l'allée fleurie de Frank. Elles étaient encore

Un homme peu vertueux

sur la route, comme si elles ne voulaient pas empiéter sur l'espace personnel du vieil homme.

Elles devaient être jumelles, car Frank jouait mentalement au jeu des sept différences sans n'en trouver aucune, mais, surtout, pour sa plus grande déception, elles étaient d'une laideur sans pareille. D'une laideur qui parvint à effrayer le vieil homme qui en avait pourtant vu d'autres durant sa longue vie.

Les deux jeunes femmes devaient mesurer à peu près un mètre soixante-dix, leurs longs cheveux roux semblaient aussi secs que de la paille et ils étaient si orange qu'ils rappelaient à Frank la poupée tueuse Chucky que Fanny avait idolâtrée pendant un moment durant son adolescence. Elles arboraient toutes les deux un minuscule visage dont les joues rondes et grasses remontaient sur leurs fossettes de manière que leurs yeux n'étaient plus que deux petites billes bleu pétrole — la moins belle nuance de bleu — qui étaient heureusement noyées dans les broussailles de leurs sourcils bruns. À cela s'ajoutaient un nez qui était certes fin, mais qui pointait vers l'avant, et des oreilles si grandes que leurs sommets pointus traversaient le chemin sinueux de leurs chevelures emmêlées pour s'extirper à l'air libre.

Elles n'étaient pas belles et elles le savaient. Heureusement, elles avaient d'autres cordes à leurs arcs. Maintenant que

Chapitre 2

Frank Babieger avait admis qu'il les avait repérées — elles n'avaient pas vraiment fait d'efforts pour se cacher depuis qu'il avait sombré dans l'alcool —, il n'y avait plus de raison de ne pas jouer franc jeu.

« Monsieur Babieger..., répétèrent-elles, toujours en écho, ce qui sembla faire souffrir le vieil homme un peu plus.

— Je m'appelle Sophie, se présenta celle de droite.

— Et moi je suis Aurélie, déclara celle de gauche.

— Nous tenons à nous excuser d'être entrées dans votre intimité de cette façon au cours des années. Nous ne pensions pas que nous étions si visibles.

— Qu'est-ce que vous racontez? grommela le propriétaire des lieux.

— La vérité étant que votre nom, votre famille, est d'une grande valeur pour nous, continua la femme de gauche. Plus que de vous surveiller, nous étions chargées de vous protéger. Vous et votre fille.»

Elles étaient parfaitement conscientes que ce qu'elles étaient en train de faire aller profondément ébranler la vie de cet homme qu'elles avaient observé vieillir. Cela allait également impacter les leurs. Tout changerait à partir de ce jour-là, mais elles n'avaient pas le choix. Elles se devaient de libérer celle qu'elles considéraient comme leur déesse des entraves de la mort pour qu'elle puisse prendre place au

Un homme peu vertueux

sommet du culte. Ce dernier n'aurait plus besoin de l'Organisation pour survivre.

Frank n'eut pas la réaction que les deux femmes attendaient. Au lieu de cela, il les dévisagea tour à tour, l'œil vif, prêt à leur bondir dessus. Malgré leur supériorité, autant physique que psychique, les deux mystérieuses rousses reculèrent d'un pas sous le regard bleu auréolé du vieil homme. Il leur semblait fou.

« Je n'en ai rien à foutre de qui vous êtes ou de ce que vous voulez. Vous dégagez de ma propriété et je ne veux plus que vous vous approchiez de ce village. Vous pensez protéger qui ? Que je n'entende pas que vous vous êtes approchées de ma fille et de mes petits-enfants non plus, car je vous jure que vous aurez signé votre arrêt de mort. Et emmenez ce pauvre homme qui vous trimballe voir un docteur ! »

Les deux femmes se dévisagèrent, incongrues, mais quand elles tournèrent de nouveau les yeux vers Frank, il s'engouffrait dans l'obscurité solitaire de sa maison d'enfance.

Chapitre 3 :

Un verre à moitié plein.

Fanny Babieger était désormais âgée de 33 ans. Mère de deux enfants, Léo et Zoé, elle n'avait jamais eu à connaître les affres du divorce. Elle était une solitaire invétérée et, contrairement à sa mère, aucun homme ne lui mettrait la bague aux doigts. Jamais.

Elle était devenue une belle femme mûre. Ses cheveux auburn s'étaient éclaircis en un blond vénitien resplendissant

Chapitre 3

et ses yeux couleur noisette ressortaient magnifiquement avec le paysage automnal. Sa silhouette était fine tout en ayant des courbes marquées d'un arrondi qui provoquait souvent des torticolis chez ses collègues du sexe opposé, ses collègues du même sexe en étaient follement jalouses.

Malgré cette solitude autoproclamée et le rejet de l'union sacrée du mariage, elle était devenue mère. Ce n'était pas arrivé par accident, ni par dépit, mais parce qu'une infime parcelle d'elle-même en mourrait d'envie. Ce trait-là, elle le tenait indéniablement de son père.

Elle avait rencontré Ahmed au lycée, le grand amour leur était tombé dessus durant l'année de terminale, mais, Fanny ne l'exprima jamais vraiment, elle avait toujours été pudique concernant l'expression de ses sentiments. Elle avait en fait toujours été pudique depuis la mort de sa mère.

Elle ne l'avait jamais admis, mais cela la dérangeait beaucoup d'être cette espèce de cliché sur pattes qui se refusait à connaître le bonheur à cause d'évènements traumatisants de son enfance. Malheureusement, elle l'était — en quelque sorte — et on ne peut pas lutter contre ce qu'on est.

Sa mère était morte alors que la jeune fille atteignait à peine l'âge de 13 ans. Elles n'avaient jamais eu LA discussion sur ce qu'entrer dans l'adolescence signifiait pour une fille, elle ne l'avait d'ailleurs jamais eue avec personne. Son père avait fait

Un homme peu vertueux

de son mieux étant donné l'état dans lequel il aimait se complaire.

Il était vrai qu'elle se sentait plus proche de sa mère après sa mort qu'elles ne le furent jamais auparavant. Comme elle l'appelait désormais avec un certain humour noir, l'incident du « je-ne-sens-plus-mon-visage » avait clairement jeté un froid.

Avec le recul et les années, elle s'était pourtant mise à compatir à ses souffrances. Elle ne se souvenait pas avoir pleuré le jour de l'enterrement. En réalité, elle ne souvenait pas qu'une autre personne que son père y ait versé ne serait-ce qu'une larme. Quand elle pensait à ce jour-là, elle se remémorait une immense colère, à la fine frontière de la rage compulsive, dirigée vers les hypocrites assis de l'autre côté. Ils eurent de la chance que la Nef les séparait et que le prêtre avait la jeune fille à l'œil. Elle était outrée que ces culs terreux du côté maternel qui avaient abandonné leur fille car sa maladie était « l'œuvre du Diable » viennent s'exhiber à son enterrement de cette façon. Sa grand-mère avait même psalmodié des chants pour purifier l'âme de Stéphanie dans « un mince espoir d'envoyer son âme au paradis ». Même le prêtre avait soupiré.

Fanny se surprit à prendre conscience qu'elle avait pardonné à sa mère. L'expérience et le poids des années ne firent que confirmer ce pardon. Ce n'avait jamais été sa faute.

Chapitre 3

Seulement, voilà, elle avait vécu son enfance de cette façon, aucun repentir n'aurait pu l'effacer.

Fanny avait donc rencontré Ahmed à l'âge de 17 ans. C'était un jeune sportif en échange scolaire pour intégrer le club de handball d'Orléans. Comme un coup du sort, la jeune fille était justement dans la classe des handballeurs.

Ils emménagèrent ensemble dans un tout petit appartement, pas très éloigné du centre-ville d'Orléans où Fanny faisait alors ses études. Lui, faute d'être parvenu à rentrer dans l'équipe professionnelle, continuait ses études en STAPS. Le couple filait droit le grand amour, bien que des nuages vinrent fréquemment assombrir ce beau ciel bleu.

Ahmed se plaignait régulièrement de ne pas recevoir assez d'attention de sa compagne tandis qu'elle assurait qu'elle lui en donnait bien assez. Cela ne s'arrangea pas avec la naissance de Léo qui signa la fin des cajoleries pour le pauvre jeune homme. Fanny était obnubilée par le bien-être de son premier enfant.

Cette dernière, une fois diplômée, fit la demande pour entrer directement dans le service infirmier de l'hôpital de Santé mentale de Fleury-les-Aubrais. Tout le monde vit cette affectation désirée comme un hommage à sa mère, mais elle ne l'entendait pas de cette oreille. La folie la passionnait. Son penchant prononcé pour les films d'horreur et les thrillers psychologiques en attestait. Elle voulait être au plus proche de ce qui la faisait vibrer.

Un homme peu vertueux

Ahmed et elle investirent alors dans une maison à Chanteau, là où la petite famille aurait plus de place pour possiblement s'élargir un peu plus, dans un déni total des afflictions qui pesaient sur le couple.

Le jeune homme ne devint jamais handballeur professionnel, mais il eut droit à une position de choix comme entraîneur des poussins dans le club. Position qu'il mit à profit à de nombreuses reprises avec la mère d'un de ses licenciés alors que Fanny était enceinte de la petite Zoé.

Elle garda la tête haute et le sang-froid quand ils décidèrent de mettre fin à leur relation. C'était ce qui se passait en apparence seulement. Au fond d'elle, son cœur était brisé en mille morceaux et le seul réconfort qu'elle était allée chercher était chez son père qui trouva bon de souligner qu'il « ne l'avait jamais senti celui-là ».

Ce fut sûrement une des raisons qui contribua à ce qu'elle rejette son premier appel alors qu'elle était en pause-déjeuner ce 13 octobre 2018.

Elle le rejeta de nouveau alors que la sonnerie retentissait en Bluetooth dans son SUV 3008 Peugeot flambant neuf, acheté à crédit sur huit ans.

Ce ne fut que lorsqu'elle rentra dans sa maison de Chanteau, qu'elle avait gardé de sa séparation, et qu'elle vit que son père avait essayé plusieurs fois de la joindre, qu'elle se mit lentement à s'inquiéter.

Chapitre 3

Malheureusement, elle n'avait pas envie d'être le bureau des Lamentations pour la soirée. Mais, il était sa seule famille... et elle savait très bien quel jour on était.

Frank Babieger avait, quant à lui, passé son après-midi à faire les cent pas entre son téléphone fixe et la fenêtre de son séjour qui donnait directement sur la rue.

Quand il avait appelé Fanny la première fois, il était prêt à tout lui raconter de cette étrange rencontre qu'il avait faite et qui avait confirmé des doutes et des peurs qu'il traînait depuis l'adolescence.

Au deuxième essai, il s'était dit que si elle répondait, il lui confierait qu'il ne se sentait plus trop tranquille à vivre seul dans ce village perdu. Il n'irait pas jusqu'à lui dire qu'il avait très certainement détruit toutes les relations sociales qu'il s'était créés ses vingt dernières années, mais il partagerait tout de même quelques sentiments avec sa fille.

Puis les heures passèrent. Fanny ne rappela pas. Le Break Mercedes muni de son étrange convoi ne repassa pas devant la maison. Son esprit commença à douter de ce que ses yeux avaient vu aux alentours de midi. Et si, en plus de son foie, son cerveau se mettait lui aussi à dérailler ? Ce n'était pas impossible, il ne se faisait plus tout jeune et sa femme était bien morte d'une maladie mentale.

Peut-être que, sans s'en apercevoir, il avait également contracté l'une de ces cochonneries et que les symptômes

Un homme peu vertueux

avancés ne se manifestaient que maintenant. Ou, peut-être que les symptômes étaient là depuis un moment et avaient évolué, mais sans personne pour les relever, Franky avait continué de vivre avec. Ou, peut-être que tout l'alcool à bas marché avait finalement atteint son cerveau et ses capacités cognitives.

Il se mit à pleurer, pour la deuxième fois de la journée. Plus il vieillissait, moins bien il contrôlait ses émotions. Il sentait la mort se rapprocher à mesure que les jours passaient. Vieillir était vraiment une amante pénible. Le Temps — son vieil ennemi — devait bien rigoler sur son trône de cuivre assorti d'appareillages en fer.

C'était décidé. Il aurait avec Fanny la même conversation qu'ils tenaient tous les ans. Un simple bonjour, suivi d'un « Comment ça va ? », accompagné d'un « Et les enfants ? » pour finir sur un « Fais attention à vous. » Voilà à quoi ressemblaient les relations avec sa fille depuis qu'il lui avait avoué que jamais il ne parviendrait à arrêter l'alcool.

Et il ne se sentait plus tellement en danger maintenant que son cerveau l'avait convaincu qu'il souffrait d'une maladie dégénérante et que son imagination lui jouait des tours.

Son état de santé déclinait, sa solitude lui pesait, mais Frank Babieger avait bel et bien toute sa tête.

Chapitre 3

Vers 18 h 30, il la rappela en espérant que ses multiples appels manqués la convaincraient de répondre si elle voulait se garder d'alourdir le poids qui pesait sur sa conscience.

Les années avaient appris à ce vieil homme les arts de la manipulation sentimentale.

« Papa ? l'interrogea-t-elle de l'autre côté du combiné.

— Tu vas bien, ma Fanny ?

— Oui, super, et toi ? mentit-elle. »

Deux choix s'offraient à lui : mentir à l'image de sa progéniture, ou tout mettre à plat et profiter des quelques mois — ou années — qui lui restaient en compagnie de sa descendance. Il fut le premier surpris de choisir la seconde option.

« Pas tellement, reprit le paternel après quelques secondes d'hésitation. Je suppose que tu sais quel jour on est...

— Oui...

— Tu n'es jamais venue au cimetière avec moi, pourquoi ? s'enquit-il tout d'un coup.

— Parce que je n'ai déjà pas une tonne de bons souvenirs avec maman quand elle était vivante, je ne veux pas que l'image que j'ai d'elle devienne un gros bloc de marbre inutile.

— Vu comme ça...

— Oui. »

Un homme peu vertueux

Un silence froid s'installa, mais aucun des deux ne raccrocha. Ils savaient qu'ils avaient des choses à se dire, ils ne savaient juste pas par où commencer.

« Léo et Zoé demandent régulièrement après toi, déclara Fanny en brisant la glace.

— Ils peuvent venir quand ils veulent, tu le sais.

— Et pourquoi ne viendrais-tu pas, toi ? Je suis sûr que l'Ibiza roule encore très bien.

— Tu ne voudrais pas poser ton week-end et venir avec les enfants plutôt ?

— Je ne peux poser mes congés pour l'année qu'en février, tu le sais. Sans raison valable, je n'ai pas le droit de m'absenter. Viens à la maison, on a largement la place qu'il faut.

— Non, tu sais très bien que je ne veux pas avoir à croiser leur père.

— Papa ! Ce sont tes petits-enfants, tu peux faire l'effort. »

Ahmed et Fanny étaient restés en bons termes pour le bien des enfants et ils avaient même acheté un petit trois-pièces à la limite entre Chanteau et Fleury-les-Aubrais pour rester à proximité. Ce qui à la fois brisait, mais réchauffait le cœur de la jeune. Frank devait admettre qu'elle avait peut-être choisi un compagnon minable, mais en tant que père il ne se débrouillait pas trop mal — mieux que lui en tout cas.

Chapitre 3

Sentant que son interlocuteur devait être plongé dans ses pensées, Fanny lui proposa une alternative :

« Mardi soir, Ahmed a un match et ne peut pas se libérer, et je travaille jusqu'à 22 h. Si tu veux, comme mercredi je suis en repos, tu t'occupes d'aller chercher Léo et Zoé à l'école à 16 h 30, tu les ramènes à Tivernon et je vous rejoins le soir pour qu'on puisse passer la journée de mercredi tous ensemble ?

— Ça me plairait beaucoup, admit le vieil homme.

— Parfait, et papa ?

— Oui ?

— Si je vois ne serait-ce qu'une goutte d'alcool ou que j'en sens la moindre petite vapeur dans ton haleine, c'est terminé compris ?

— Oui, ma chérie.

— Je ne rigole pas. Si tu me prends à la légère la prochaine fois que tes petits-enfants te reverront ce sera entre quatre planches. »

Le sang de Frank se glaça et il se figea quelques instants. Sa fille était dure, mais il concéda silencieusement qu'elle avait raison de l'être.

« Je ne te prends pas à la légère. Jamais.

— Tant mieux alors. On se voit mercredi, fait attention à toi.

— Merci... Toi aussi. »

Un homme peu vertueux

Mais elle avait déjà raccroché.

Frank savait que sa fille avait accepté par bonne conscience et que la date limite que lui avait donnée le médecin approchait, cependant cela ne l'empêchait pas d'être heureux à l'idée d'avoir toute sa famille réunie autour d'une table, pour la première fois depuis des années. Toute sa famille sauf Steph', qui n'aura jamais pu profiter de ces bienfaits.

Il passa le reste de la soirée en se disant que cela avait été une très bonne idée de couper les ponts avec ses entraves sociales.

Malheureusement, avant d'aller se coucher, il ressentit une indicible envie qui s'incrusta jusqu'aux parois de ses veines. Son sang demandait de l'alcool et le désir était si fort qu'il passa la nuit à croire qu'il allait en mourir.

Un homme peu vertueux

Chapitre 4 :

Un verre luisant

Dans la nuit de samedi à dimanche, Frank ne parvint pas à fermer l'œil. Les restes de martini présents dans son système s'étaient petit à petit évaporés par tous les pores de son corps. Toutes ses préoccupations causées par les événements de la journée s'étaient dissipées dans son esprit pour ne laisser place qu'à une lutte acharnée contre l'envie de boire.

Chapitre 4

Il n'avait pas prévu cela. Il avait déjà essayé de se sevrer à plusieurs reprises par le passé, mais, chaque fois qu'il avait replongé, la douce caresse du liquide sur les parois enflammées de sa trachée envoyait paître ce douloureux souvenir au loin.

Son dernier essai remontait à six ans. Léo avait tout juste quatre ans, Zoé, deux ans, et cela faisait maintenant un an et demi que Fanny était séparée de Ahmed. En y repensant, de ces vingt dernières années, il ne se remémorait que quelques rares épisodes dans lesquels il était juste le spectateur de vies qui n'étaient pas les siennes.

Fanny avait gagné des places à la tombola de l'hôpital pour emmener ses enfants pendant une journée à Disneyland. Les relations avec Ahmed n'étaient pas aussi matures et posées qu'elles le seraient en 2018, elle n'eut alors pas d'autres choix que de demander l'assistance de son père. Frank avait eu de nombreuses périodes de remises en question ces vingt dernières années et sa fille le contacta tandis qu'il observait le fond vide de la dernière bouteille d'alcool de sa maison de Tivernon.

Il était en pleine hésitation. Il s'était senti prêt à passer le pas, mais en même temps, il était également prêt à mettre son manteau et à foncer, à fond les ballons, à la première épicerie du coin. Il s'était littéralement tenu sur la corde raide et, une

Un homme peu vertueux

nouvelle fois, ce fut sa fille qui le poussa à prendre la bonne décision.

Ils avaient passé une super journée. Cela faisait une semaine que Frank était sevré, les tremblements de sa main droite s'étaient calmés et il se sentait un peu plus en forme. Il avait passé son temps avec Léo, passant d'un manège à l'autre sous les remontrances de Fanny qui leur disait de faire attention, mais qui ne pouvait pas s'empêcher de sourire. Dans son souvenir, ce fut la dernière fois que le bon vieux Franky ressentit une vague de chaleur et de joie en lui.

Léo lui avait demandé s'il pouvait rentrer avec eux à Chanteau et dormir à la maison pour le conduire à l'école le lendemain. Frank avait prétexté de devoir travailler sur un chantier dans une maison à Janville et avait décliné la proposition sous le regard perplexe, et un brin accusateur, de sa fille.

En vérité, il n'avait plus tellement de souvenir de ce qui l'avait poussé à de nouveau dérailler. Vers 17 h, il s'était mis à se focaliser sur ces gens qui se promenaient avec un gobelet en plastique opaque muni d'une paille et il s'était mis à s'imaginer ce qui pouvait bien couler le long de cette dernière. À cette simple pensée, tout son corps s'était mis en effluve et il baigna dans une transpiration excessive, son anxiété le poussait à s'isoler, chose ardue dans un parc d'attractions, et

Chapitre 4

ce fut son bras droit tout entier qui subit les tremblements. L'irrésistible envie était revenue.

Plus tard, Fanny éclipsa tous les bons souvenirs de cette journée et considéra son père comme étant le seul fautif de l'avoir gâchée. Les enfants ne s'en étaient pas rendu compte et pour eux c'était la meilleure journée qu'ils eurent passée avec leur grand-père.

Son insomnie de la nuit du 13 octobre 2018 poussa Frank à revivre des moments de son passé dans lesquels il n'avait pas envie de se replonger, non pas qu'ils furent douloureux ou tristes, mais parce qu'ils plantaient en lui la petite graine des regrets. Et cette dernière était la route expresse vers le fond de la bouteille.

Vers 3 h du matin se produisit la pire expérience que ce bon Franky n'ait jamais vécue. Durant ses tentatives de sevrage précédentes, il n'avait jamais subi une telle chose. Mais le lendemain, alors qu'il avait le teint livide, les cernes noirs et les traits tirés, il s'était renseigné et avait découvert que les médecins avaient appelé ce phénomène le « delirium tremens ».

Le « delirium tremens » est un symptôme rare, typique d'un sevrage dit brutal qui cause de puissantes hallucinations, une grande confusion et un état délirant. Cela expliquait ce qui s'était passé cette nuit-là.

Un homme peu vertueux

Un peu avant que sonnent les coups silencieux de trois heures du matin, Frank était dans son lit et il luttait de toutes ses forces contre l'insomnie. Sa température corporelle était redescendue et la transpiration abondante s'était calmée. Il hésita à aller prendre une douche quand il se dit que ça ne l'aiderait pas à s'endormir et qu'il pourrait de toute façon se laver le lendemain matin.

Tout son corps lui faisait terriblement mal. Ses jambes tremblaient par courtes périodes alternant frissons et véritables secousses. Ses pupilles étaient affreusement sèches. Avant de se coucher, il s'était passé de l'eau sur le visage, il avait mis des gouttes dans ses yeux et finalement, à court d'idées, il avait frotté sans relâche pour faire couler le liquide lacrymal, mais il n'y avait rien à faire. Il avait tellement frotté que ses orbites le faisaient souffrir.

Il était dans cet horrible entre-deux dans lequel son esprit et son corps étaient fatigués, mais aucun des deux n'arrivait à trouver les portes du sommeil.

C'est l'esprit et le corps meurtri que le « delirium tremens » commença.

« Franky ! cria Steph' du bas de l'escalier. Tu vas mieux ?

— Non, ma chérie, c'est encore pire que ce matin, dit-il en réunissant assez de force dans sa voix pour se faire entendre.

Chapitre 4

— Je rentre les courses et je passe te voir ! Fanny est venue nous rendre visite avec les enfants !

— Ne vous embêtez pas, je vais descendre ! chuchota-t-il presque.

— Dépêche-toi ! On t'attend. »

Il se sentait vraiment reconnaissant envers sa famille de s'inquiéter à ce point pour le vieil homme qu'il était. Tout cela pour un simple petit état grippal. C'était vraiment un chanceux.

Il essaya difficilement de se lever du lit, mais l'hallucination ne diminua pas les douleurs qu'il ressentait, il tomba violemment sur l'épaule, priant pour ne s'être rien cassé. Steph' n'était pas très bonne conductrice, il ne voulait pas qu'elle dût le conduire jusqu'à l'hôpital d'Olivet.

Une autre voix qui semblait être la sienne, sans pour autant l'être complètement, se fit entendre dans un recoin éloigné de son esprit.

« Quitte à descendre, autant sortir une bouteille du buffet... »

« NON ! »

Le combat intérieur que le vieil homme menait était aussi violent que les douleurs qui le clouaient en parallèle au sol.

Il rampa comme un insecte vers la porte entrouverte de sa chambre et atteignit l'escalier alors qu'il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée. Là, il parvint à prendre appui sur la

Un homme peu vertueux

rampe quand un écho puissant résonna dans toute la maison et manqua de le faire tomber.

« Franky ! Tu t'en sors ? » quémanda la voix de Stéphanie.

— J'arrive, râla-t-il. »

Ses jambes se remirent à trembler. Il savait qu'il ne pouvait plus leur faire confiance et il ne voulait absolument pas déranger — avait-il peur ? — Fanny et Steph'. Il arriverait à rejoindre son salon par lui-même.

Il s'assit sur la première marche et, tout en se tenant à la rambarde, glissa, l'une après l'autre, comme s'il était sur le toboggan le plus dangereux de la planète.

Il arriva en bas en un seul morceau et parvint à se relever en usant de la même stratégie que sur le palier du premier étage. Il tituba difficilement jusqu'à la porte de la salle à manger d'où il entendit s'échapper les rires entremêlés de sa femme, de sa fille, de son petit-fils et de sa petite-fille. Cependant, il y avait quelque chose de malsain dans cette atmosphère. Accompagnant les rires de sa famille, une odeur se dégageait. Une odeur qui lui rappelait son enfance quand il revenait de la pêche et que leurs prises commençaient à pourrir dans le coffre de la vieille voiture de son père.

« Dépêche-toi papa, » récitèrent tendrement les voix de sa femme et de sa fille. »

Avec un mélange d'impatience et d'appréhension, il ouvrit la porte qui séparait le couloir d'entrée du séjour et fit face à

Chapitre 4

la même vision d'horreur qui l'avait frappée le 29 septembre 1998. Le cadavre vieilli et pourri de Steph' était là, pendu à la place qui était la sienne et se balançait d'avant en arrière. Mais cette fois, il n'était pas seul. Toute sa famille pendait en arc de cercle pour l'accueillir comme s'ils l'attendaient.

Frank étouffa un cri.

Il étouffa un cri avant de se rendre compte que c'était lui-même qui étouffait. Lui-même qui se tenait à la place de sa femme. Lui-même qui avait la corde au cou. Reprenant rapidement conscience, il se débattit et tenta de se sauver. Il attrapa la corde au-dessus de lui de ses deux mains et tenta de s'y tracter pour remplir ses poumons d'air, mais il manquait de forces, son corps était encore meurtri par le manque d'alcool et le peu d'instinct de survie dont il disposait n'était pas suffisant. Il lâcha. Les larmes tant recherchées montèrent sur le coin de ses iris.

C'était fini. Ce serait par le jeu tordu de sa propre addiction que mourrait Frank Babieger.

Soudain, là, tel un ange, une figure blanche aux éclats rouges défonça violemment la porte du séjour et se jeta sur Frank pour agripper ses jambes et le surélever. L'albinos était suivi des deux jumelles qui s'occupèrent de couper les liens accrochés au lustre de la salle à manger.

«Tiens-le mieux que ça, pesta l'une des rouquines. On ne peut pas risquer de le perdre aussi.

Un homme peu vertueux

— On ne peut pas encore se permettre d’attendre que son petit-fils soit en âge de comprendre, ajouta la deuxième.

— L’Organisation nous réduira en poussières si on le perd maintenant.

— Pourquoi sa fille ne peut-elle pas prendre sa place ? râla l’albinos en portant Frank comme un prince charmant porte une princesse de conte de fées.

— Attends ! s’écria l’une des affreuses jumelles. Il est encore éveillé. »

Frank, haletant, ne discernant plus la réalité de la fiction imaginée par son esprit malade, se demanda ce que ce dernier essayait de lui dire. L’albinos se stoppa net. Les jumelles se placèrent en diagonales face à lui. Elles récitèrent quelque chose dans une langue que leur hôte ne comprenait pas et agitèrent vigoureusement leurs mains comme des hystériques.

Soudain, le corps du vieil homme se fit encore un peu plus lourd et les voix de ses sauveurs imaginaires s’éloignèrent pendant que ce bon vieux Franky passait des bras de l’albinos aux bras de Morphée.

Chapitre 5 :

Un verre brisé.



Papa ! Léo s'est fait exclure de classe pendant trois jours hier après-midi, je suis bloquée. Je ne sais pas quoi faire ! paniqua Fanny au téléphone le mardi matin.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Frank qui était assis dans sa cuisine en peignoir, une tasse de café à la main.

Chapitre 5

— Ses amis tenaient l'un de leur camarade pendant que Léo s'amusait à tirer de toutes ses forces dans un ballon en visant la tête.

— Ils excluent les gosses pour ça maintenant ? s'exclama Frank en se retenant de pouffer dans son café.

— Non, mais il n'en est pas à son coup d'essai.

— C'est une terreur, mon petit-fils ?

— Ce n'est pas la peine d'en être fier ! Est-ce que tu peux venir en vitesse ? Je ne peux vraiment pas me permettre de louper le boulot.

— C'est aussi compliqué que ça au niveau des finances ? Ton salaire et les pensions alimentaires ne suffisent pas ?

— Ça ne te regarde pas, et quand bien même mon ex est un entraîneur de handball, les pensions ne sont pas très élevées.

— Ce serait quoi le programme ?

— Pendant que je vais conduire Zoé à l'école — parce qu'elle, elle n'est pas exclue —, tu prends la route, de cette façon ta terreur ne restera pas trop longtemps seule.

— Et pour ce soir ?

— Si tu veux, puisque tu insistes, vous allez chercher Zoé à l'école à 17 h 30 et vous retournez à Tivernon, je vous rejoindrai là-bas comme prévu.

— Ils finissent tard les gamins, remarqua Frank.

Un homme peu vertueux

— Je l'ai inscrite en aide aux devoirs. Alors, ça te va ou pas ?

— C'est parfait, je me dépêche pour que Léo ne soit pas trop longtemps tout seul.

— Merci, papa. Fais attention à mes enfants. »

Et il n'eût pas le temps de répondre que sa fille raccrocha. Une mauvaise habitude inculquée par une fierté mal placée.

Frank but son café d'une traite et retourna dans sa chambre en trotinant pour se préparer, non sans jeter un regard un peu effrayé vers le lustre de la salle à manger.

Pour dire la vérité, il avait appelé Fanny dans l'espoir de pouvoir reporter le programme de la journée, mais, quand il avait senti à quel point elle était désemparée face à la situation, il avait laissé le planning se surcharger. Bien que ce matin-là il n'eût pas corsé le café avec le premier breuvage aux températures d'été qui lui tombait sous la main, il était conscient de l'emprise qu'avait sa soif sur lui-même. Il en avait fait les frais, il y avait deux nuits de cela, et, toujours dans un élan d'honnêteté, il ne s'en était pas encore remis.

Il sortit de sa chambre quelques minutes plus tard, habillé du même jean bleu entaché de petites auréoles de peinture blanche, d'une chemise aux carreaux gris sur laquelle il mettait le pull en laine bleu marine que Fanny lui avait offert en 2009.

Chapitre 5

Il revêtit son manteau kaki, qui avait lui aussi connu les affres des années, et sa casquette avant de sortir pour se mettre au volant de sa Seat Ibiza.

Pour ses voisins, avant d'être un alcoolique, Frank Babieger était quelqu'un de simple. Il n'avait pas besoin de beaucoup pour vivre, qui attendait que l'usure des choses empêche leur utilisation plutôt que de les échanger à la moindre trace de vie. Ils pensaient qu'il avait été comme ça toute sa vie, car beaucoup s'étaient étonnés qu'il ne soit pas allé voir ailleurs quand sa femme avait contracté cette horrible maladie. Comme si cela avait été quelque chose que l'on attrape plutôt que quelque chose que l'on développe à cause, par exemple, de voisins un peu trop curieux. La vérité était qu'à différents stades de sa vie, Frank avait eu besoin de certaines choses, toutes assez différentes. Dans sa jeunesse, après avoir perdu Georges et Claude, il avait terriblement eu besoin de ses parents. Durant sa vie de jeune adulte, quand il avait perdu son père, il avait crié sur tous les toits qu'il revenait pour aider sa mère, mais, dans son for intérieur, il savait qu'il avait plus besoin d'elle qu'elle de lui. Après avoir rencontré Stéphanie, il avait substitué le besoin œdipien avec le besoin d'amour de sa conjointe. Ce n'était pas une pratique très saine, mais il s'en moquait. Et, quand Stéphanie était morte, il avait trouvé le réconfort dans la bouteille et ne l'avait plus jamais quittée. Il avait préféré cette décision plutôt que d'avoir à

Un homme peu vertueux

devenir un poids mort accroché à la cheville de sa fille encore adolescente. Ce ne fut qu'en se rapprochant irrémédiablement de sa mort prochaine qu'il ressentait le besoin de substituer la bouteille à la seule famille qu'il lui restait. À ses yeux, Frank Babieger n'était rien de plus qu'un petit homme décrépissant de solitude.

Il s'engagea sur la D2020, presque aussi vite que le soir de l'accouchement de Fanny. Il ne voulait absolument pas que son petit-fils reste seul trop longtemps. Tout le monde l'avait toujours couvé alors, dans ses derniers moments, il voulait couvrir les autres.

Le dimanche matin qui avait suivi sa crise de démence des suites d'un sevrage trop brutal, tout était clair dans son esprit. Il devenait complètement fou. Il avait imaginé ces jumelles et cet albinos comme des anges gardiens — bien sûr, l'un d'eux avait la peau complètement blanche ! — pour le protéger des mauvais tours que lui jouerait son cerveau malade. Il y avait une part de lui-même qui voulait absolument continuer de vivre.

Sa gorge était toujours irritée et continuait de lui faire mal, mais il n'y avait plus aucune trace voyante de la vilaine corde qui s'était nouée autour de son cou. Il n'avait malheureusement plus de souvenir de comment il était parvenu à retourner dans son lit, mais là était le dernier de ses

Chapitre 5

problèmes. Il devait se sevrer, et vite. Il devait enfin réussir à faire ce qu'il avait toujours échoué ces vingt dernières années.

Les tremblements s'étaient un peu calmés dans la mesure où il devait rester occupé et il subissait toujours des épisodes de transpiration intense, que les spécialistes d'internet lui intimaient qu'ils durassent. Il pouvait fournir un effort pour une journée, un peu plus de vingt-quatre heures. Il devait le faire pour ses petits-enfants, qu'ils ne grandissent pas avec l'image d'un grand-père qui n'était qu'un raté. L'image d'un Papou qui n'avait pas su sauver Mamou.

Frank arriva chez Fanny à 8 h 10, Léo n'était resté seul que dix petites minutes et il s'en félicita silencieusement avant de franchir la porte d'entrée de la maison de sa fille. Il chercha son petit-fils du regard avant de conclure que le garnement était retourné se coucher en laissant la porte d'entrée ouverte. Il soupira, exaspéré, et alla se servir un nouveau café tout en allumant la télévision.

Léo se leva vers 10 h 30.

Discrètement, sur la pointe des pieds, il passa sa tête dans l'ouverture étroite de la porte de sa chambre pour observer cet homme qu'il ne connaissait presque que de vieilles photos et d'appels téléphoniques un peu hypocrites pour son anniversaire.

Un homme peu vertueux

Léo était curieux de voir quelle personne était son grand-père. Il avait entendu sa mère raconter toutes sortes de choses sur lui quand elle pensait qu'il n'écoutait pas, et il n'avait pas tout compris, mais le vieil homme n'avait pas l'air d'un saint. Son père n'en disait pas de bien non plus, mais il évitait de partir avec des idées préconçues. Il avait tout à découvrir de son ancêtre.

Il prit son courage à deux mains et, dans un soupir résolu, poussa un peu plus la porte de sa chambre pour aller saluer le vieil homme.

Les deux se toisèrent un peu avant que son grand-père ne lui crie « Tu ne sautes pas dans les bras de Papou ? ». Jusqu'alors, il n'en avait vraiment pas eu envie, mais, quand le vieux dégarni s'était mis à parler d'une voix aussi chaleureuse, tout d'un coup, Léo avait senti les larmes monter et il mourra d'envie qu'il le câline comme sur les photos de quand il était bébé. Mais il se retint. Au lieu de cela, il le gratifia d'une bise timide et se dirigea vers la cuisine pour se servir un bol de lait avec des céréales.

« Tu as besoin d'aide ? demanda-t-il.

— Pas vraiment non, répondit simplement le garçon. »

Il prit une grande cuillère de Nutella qu'il parsema dans le fond du bol encore vide, puis il le remplit à ras bord de Trésor de Kellogs avant de rajouter le lait.

Chapitre 5

«Tu ne risques pas de mourir de faim, remarque son Papou.

— C'est le but du p'tit déj'.»

Ses abus de langage lui rappelaient sa fille au même âge.

La matinée fut longue autant pour l'un que pour l'autre. Ils avaient tous deux envie de faire un pas vers l'autre, mais ils partageaient le mauvais caractère et la fierté mal placée des Babieger.

Vers 13 h, après le déjeuner, la gorge de Frank se mit à le gratter. C'était la façon qu'avait trouvée son corps pour l'avertir que l'envie arrivait et qu'il devait à tout prix trouver un moyen de s'occuper pour la reléguer dans les tréfonds de son cerveau.

Ce fut le moment que choisit son petit-fils pour lui proposer une activité : des tirs au but dans le jardin sous 10° Celsius. Heureusement pour eux, la pluie matinale avait laissé place à un soleil timide qui les éclairait sans les réchauffer.

Grand-père et petit-fils passèrent un franc bon moment bien qu'ils risquassent d'attraper un rhume. Fanny avait récupéré une vieille balançoire sur Marketplace, donc quand ils en eurent assez de taper du ballon, Frank poussa Léo si fort qu'il crut pour la première fois qu'il allait en faire le tour.

Ils passèrent tous deux un bien meilleur après-midi que le fut la matinée et l'heure d'aller chercher Zoé arriva plus

Un homme peu vertueux

rapidement que prévu. Léo regretta de ne pas avoir sauté dans les bras de son grand-père le matin, et lui regretta de nouveau d'avoir mis sa famille de côté durant tant d'années.

Zoé était tout aussi excitée de retrouver son grand-père que l'avait été son frère, mais elle, ne s'en cacha pas. Elle lui sauta dans les bras tandis que Frank essayait d'expliquer à sa maîtresse qui il était.

Ils durent se réunir à six dans le bureau de la directrice de l'école et appeler Fanny pour confirmer que Frank Babieger était bien son père et qu'il avait bien l'autorisation de récupérer ses enfants.

Les deux parties s'excusèrent mutuellement, mais convinrent que des protocoles étranges sont souvent nécessaires en des temps étranges.

Cela étant dit, ils avaient bien perdu 45 minutes et la nuit, accompagnée de sa fidèle amie, la pluie, commença à tomber.

Quand Frank s'engagea sur la D97 qui coupait la forêt domaniale d'Orléans, c'étaient des trombes d'eau qui s'abattaient sur eux. En face, à plusieurs dizaines de kilomètres, ils aperçurent même un éclair s'abattre et entendirent le tonnerre gronder quelques instants plus tard.

Zoé serrait son sac très fort contre elle. Léo la taquinait, mais sa sœur savait qu'il n'en menait pas large non plus. Finalement, Frank n'avait pas fait attention jusqu'à

Chapitre 5

maintenant, car les phares de l'Ibiza n'étaient pas très puissants et qu'ils faisaient tout pour se concentrer, mais ses petits-enfants étaient terrifiés.

Priant pour que le CD qui était dans la radio ne fût pas une vieille compilation des blagues de Coluche, il appuya sur le bouton. Un jeu de guitare entraînant commença, suivi des vocalises du chanteur du groupe. L'ambiance musicale contrastait parfaitement avec le chaos aquatique de l'extérieur où le brouillard s'apprêtait à se lever, rendant d'autant plus difficile la conduite du grand-père Babieger.

Zoé se calmait, tout comme son frère, et sans prévenir, les deux dans un écho se mirent à chanter — plutôt hurler — « OOH, MAKES ME WONDER ! ». Surpris, Frank se retourna, un grand sourire illuminait son visage, et déclara : « Ah je vois que votre mère vous a appris les classiques !

— Oui, on ne fait pas un trajet en voiture sans rock dans la voiture. Elle déteste la radio ! reprirent les enfants, toujours en mode écho. »

La brume se levait de plus en plus, la chaleur émanant de la famille Babieger créait de la condensation sur le pare-brise, mais leur demander de se calmer et de se taire était la dernière chose que voulait faire leur grand-père.

« 'Cause you know sometimes, words have two meanings. »

Un homme peu vertueux

Une voiture qui roulait bien plus vite que les 80 km/h autorisés sur ce type de route frôla Frank en lui faisant des appels de phare, il ne releva pas ma...

« There's a feeling I get... »

... is il garda son calme et continua de se concentrer.

L'angoisse et la responsabilité de ses deux marmots étaient beaucoup trop difficiles à gérer pour sa récente sobriété — les tremblements s'accroissaient — mais il ne pouvait pas laisser l'envie s'emparer de lui. Pas maintenant, alors qu'il apercevait une...

« POPY ATTENTION ! » crièrent en une même voix Léo et Zoé.

À vingt petits mètres de la voiture, émergeant calmement du brouillard, une majestueuse biche se tenait droite sur l'entièreté de la route, suivie de près par ses petits.

Frank était conscient de ce qui était en train de se passer. Il était trop tard pour freiner abruptement. Il prit la décision qui lui semblait la plus judicieuse et qui assurerait la survie de ses petits-fils.

Il appuya de toutes ses forces sur le frein et mit un coup de volant sec sur la droite en espérant que le freinage rende l'impact moins brutal pour les enfants.

La voiture, peinant à ralentir, continua son chemin dans la forêt avant de finir sa course dans un arbre qui ne broncha pas d'un centimètre.

Chapitre 5

« Yes, there are two paths you can go by... »

Le choc fut si violent qu'il arracha la ceinture de sécurité et le projeta à travers le pare-brise à une quinzaine de mètres des lieux de l'impact. Poussé par l'adrénaline, Frank ouvrit les yeux quelques secondes plus tard, totalement désorienté.

« ... but in the long run... »

Son instinct semblait lui parler et lui intimer qu'il fallait à tout prix sortir les enfants de la voiture. Il se mit à ramper aussi vite et adroitement que ses blessures et sa faible condition lui permettaient de le faire.

« ... There's still time to change the road you're on... »

Il n'avait pas assez de force et d'énergie. Une épaisse fumée noire s'échappait du capot et se mêlait à la brume d'une blancheur pure. Ses larmes se mêlèrent à son sang quand il vit du liquide couler de sous la voiture.

Et il se rappela.

Il se rappela s'être penché sous la voiture quelques jours plus tôt et s'être dit que la seule personne qu'il mettait en danger n'était nul autre que lui-même.

« Ooh, makes me wonder ! »

À une petite vingtaine de kilomètres de là, Fanny regardait la pluie s'abattre sur la forêt d'Orléans par la fenêtre d'une des chambres de l'hôpital dans lequel elle travaillait. Elle se

Un homme peu vertueux

demanda si tout se passait bien pour sa petite famille quand une violente explosion se transforma en un nuage de flammes au cœur des bois.

